25/2/69

Les accompagnements de piano de toutes ces chansons sont en vente chez ONDET, *éditeur, 83, faubourg Saint-Denis (sauf pour celles portant une indication spéciale).*

AUTOUR DU MOULIN

Il a été tiré de cet ouvrage
20 exemplaires sur papier impérial du Japon
tous numérotés et parafés par l'éditeur.

EUGÈNE LEMERCIER

AUTOUR DU MOULIN

CHANSONS DE LA BUTTE

COUVERTURE ILLUSTRÉE PAR J. GRÜN

MUSIQUE DANS LE TEXTE

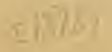
PAR

P. BLÉTRY, DÉSIRÉ DIHAU, ÉMILE GALLE, L. DEQUIN,
O. LAMART, H. WAÏSS,
FRAGSON ET EUGÈNE LEMERCIER.

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON





Je dédie ce volume

à

GEORGES COURTELINE

en témoignage
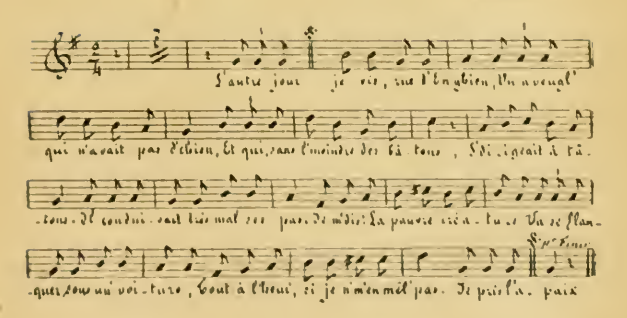
de ma vive reconnaissance.

CHIEN D'AVEUGLE

CHIEN D'AVEUGLE

MUSIQUE D'ÉMILE GALLE

A Capelle.



L'autre jour, je vis, ru' d'Enghien,
Un aveugl' qui n'avait pas d' chien
Et qui, sans l' moindre des bâtons,
S'dirigeait à tâtons.

Il conduisait très mal ses pas.
Je m' dis : « La pauvre créature
Va se flanquer sous un' voiture,
Tout à l'heur', si je n'm'en mêl' pas. »

Je pris l'aveugle par la main,
Je lui fis faire un bout d' chemin ;
Mais, l'ayant quitté, je pus voir
Qu' juste au bord du trottoir,

Le pauvre homm' s'était arrêté
Et semblait fair' le pied de grue.
Je lui fis traverser la rue
Et le remontai d' l'aut' côté.

Mais, par un hasard singulier,
Je vis venir un tonnelier
Qui, d'vant lui, comme un étourneau,
F'sait rouler un tonneau.

M'en aller? c'était imprudent.
Je rejoins l'aveugle de suite
Et lui fais un p'tit pas d' conduite,
Pour éviter tout accident.

Je venais de lui lâcher l' bras,
Quand, redoublant mon embarras,
On nous cri', près d'un bâtiment :
« Passez au larg' viv'ment ! »

C'était une démolition,
On j'tait les croisé's par les f'nêtres.
Afin d' préserver nos deux êtres,
Nous prim's une autre direction.

Mais, plus loin, l'on creusait un trou.
Le pauvre homm' s'y s'rait rompu l'cou,
C'est pourquoi je r'pris aussitôt
L'aveugl' par son pal'tot.

Tout à coup, je fais un faux pas.
Je m' prends les pieds dans un' ficelle.
L'aveugl' me rattrap' par l'aisselle.
Et m' dit : « Vous n'y voyez donc pas? »

Puis il ajoute, avec courroux :
« Mon pauvre ami, j'y vois mieux qu'vous.
Lâchez-moi l' coude, espèce de niais,
Et f...ichez-moi la paix! »

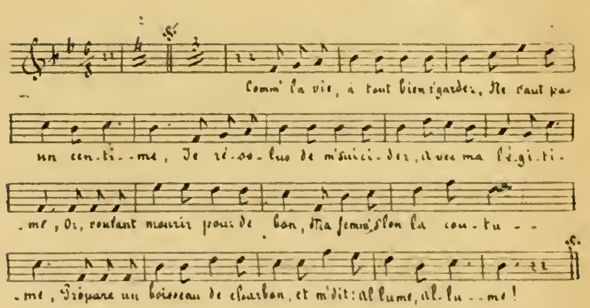
L'accompagnement de piano de cette chanson est en vente chez Benoit, éditeur, 13, faubourg Saint-Martin.

LE DOUBLE SUICIDE

LE DOUBLE SUICIDE

MUSIQUE DE EUG. LEMERCIER

A Catulle Mendès.



I

Comm' la vie, à tout bien r'garder,
 Ne vaut pas un centime,
Je résolus de m' suicider
 Avec ma légitime.

Or, voulant mourir pour de bon,
Ma femm', s'lon la coutume,
Prépare un boisseau de charbon
Et m' dit : « Allume! allume! »

II

Pour y prendre des bûch's Bernard,
Vit' j'ouvre mon armoire,
J'y vois un reste de canard,
Un morceau d' Brie, un' poire.
Au même instant ma femme me dit :
« Avant d' nous mettre en route,
Comm' je m' sens un peu d'appétit,
Si nous cassions une croûte? »

III

J'accepte la proposition.
V'là ma femm' qui dévore...
« — Tu vas t' fiche une indigestion,
Lui dis-je, Éléonore.
— Bah! répond-ell', ça n' m'inquièt' pas,
Avant d'être malade,
J' s'rai passé' d' vie à trépas.
Je vais finir la salade. »

IV

Jugez de mon étonnement
Quand je vis qu' ma conjointe.
Pour arroser son enterr'ment,
Avait pris sa p'tit' pointe.
Ell' soupirait, les yeux battus :
« C' vin-là, vois-tu, Gégène,
Quand j' pens' que nous n'en boirons plus.
Ça m' fait vraiment d' la peine ! »

V

Bref ! nous v'là couchés sur le dos,
Attendant la Camarde.
Mes yeux contemplaient les rideaux.
Soudain, ma femm' me r'garde.
« Embrass'-moi, m' dit-elle. à mi-voix.
J' n'y mets pas d'exigence,
Mais, comm' ce s'ra la dernièr' fois.
Tâch' d'être un peu régence. »

VI

Quand on est en train d' s'asphyxier.
C' n'est pas là qu'on discute.
Moi, pour ne pas la contrarier,
Aussitôt, j' m'exécute.

« Ah ! j' meurs, dit-elle, en palpitant,
Mais j' vois la vie en rose ! »
J' lui réponds : « Çà, c'est épatant,
« J'allais t' dir' la mêm' chose. »

VII

Lorsque notre émoi fut calmé,
Jugez de ma surprise :
L' charbon n'était pas allumé
Et, roug' comme un' cerise,
Éléonor', loin de souffrir,
Disait, l'âme ravie :
« Ah ! tu m'as si bien fait mourir,
Qu' ça m' rattache à la vie ! »

L'accompagnement de piano de cette chanson est en vente chez Benoit, éditeur, 13, faubourg Saint-Martin.

APRÈS LA RUPTURE

APRÈS LA RUPTURE

MUSIQUE DE EUG. LEMERCIER.

A Louise Bayle.

Eh! quoi, Ni-non, tu viens à ma rencontre, tu veux par-
-ler à ton an-cien a-mant, Et ton mi-nois, très dé-ci-dé, se
montre, Il-lu-mi-né d'un sourire charmant. Un an dé-jà, depuis notre rup-
-ture, S'est é-cou-lé, Nous n'en sommes pas morts, Mais soyons francs, cette étrange aven-
-ture, Nous a lais-sé le cœur plein de remords. Rit. Plus lent Pourquoi bri-
-ser deux cœurs à la lé-gère, Si, tôt ou tard, on doit le re-gret-
-ter? J'ai conser-vé cette il-lu-sion chère, que nous n'au-
-rions ja-mais dû nous quit-ter. J'ai conser-vé cette il-lu-sion chè-
-re a tempo que nous n'au-rions ja-mais dû nous quit-ter.

I

Eh! quoi, Ninon, tu viens à ma rencontre,
Tu veux parler à ton ancien amant!
Et ton minois, très décidé, se montre
Illuminé d'un sourire charmant.
Un an déjà, depuis notre rupture,
S'est écoulé! Nous n'en sommes pas morts,
Mais, soyons francs, cette étrange aventure
Nous a laissés le cœur plein de remords.

Pourquoi briser deux cœurs à la légère
Si, tôt ou tard, on doit le regretter?
J'ai conservé cette illusion chère
Que n'aurions jamais dû nous quitter.

II

Tu m'accusais de te tromper, méchante!
Moi! je craignais quelque infidélité.
En proie au doute affreux qui désenchante,
On est parti chacun de son côté.
Pendant longtemps, Ninon, je te l'assure,
J'ai bien pleuré! Mais un jour, Dieu merci!
Baume d'amour qui pensa ma blessure,
Quelqu'un m'apprit que tu pleurais aussi.

III

L'oubli, vois-tu, c'est le maître du monde,
Il vient à bout des plus longs désespoirs.
Tu pris un blond, moi je pris une blonde,
Mais j'ai souvent regretté tes yeux noirs.
Si, bien des fois, j'ai contrarié Rose,
Sans le vouloir, en l'appelant : Ninon.
Mon remplaçant, maintes nuits, fut morose,
Quand, tendrement, tu lui donnas mon nom.

IV

Toujours jolie et toujours captivante,
Tu viens à moi. Je me sens défaillir.
Tu m'apparais comme une fleur vivante
Et mon amour m'invite à te cueillir.
Suivant tes pas, je te prends par la taille,
En ton logis, bientôt, je suis rendu.
Là, dans tes bras, sans la moindre bataille,
J'ai retrouvé mon paradis perdu.

Pourquoi briser deux cœurs à la légère
Si, tôt ou tard, on doit le regretter?
Aimons-nous bien, aimons-nous bien, ma chère,
Car nous n'aurions jamais dû nous quitter.

L'accompagnement de piano de cette chanson est en vente chez Puigellier et Bassereau, éditeurs, 53, faubourg Saint-Denis.

APRÈS LA BITURE

APRÈS LA BITURE

DUO

Parodie de *Après la Rupture.*

Musique de Eug. Lemercier

A Georges Brandimbourg.

I

SOIFFARD

Eh! quoi, Margot, tu viens à ma rencontre,
Tu veux parler à ton ancien copain,
Et ton œil noir, un peu poché, se montre
Très désireux de recevoir un pain.

MARGOT

Vois-tu, Soiffard, je t'avouerai de suite
Que je voudrais me remettre avec toi,
Mais aujourd'hui, tu le vois, j'ai ma cuite,
Je ressens donc au cœur un double émoi.

ENSEMBLE

Pourquoi vider des brocs à la légère
Si, tôt ou tard, on doit le... regretter?
Lichons, lichons, mais pensons { O ma chère! / Mon vieux frère! }
Que nous n'aurions jamais dû nous cuiter.

II

SOIFFARD

Tu m'accusais de me rougir la trogne.

MARGOT

Toi, tu doutais de ma sobriété.

SOIFFARD

Quand j'étais plein, tu m'appelais ivrogne.

MARGOT ET SOIFFARD

On se blinda chacun de son côté.

SOIFFARD

Au violon, souvent, je te l'assure,
J'ai roupillé, mais un jour, Dieu merci!
Un brigadier, pour panser ma blessure,
M'apprit qu'au clou tu roupillais aussi.

III

SOIFFARD

Le vin, vois-tu, c'est le maître du monde,
Il vient à bout du plus solide fieu;
J'ai bu parfois des flots de bière blonde,
Mais j'ai souvent regretté le vin bleu.

MARGOT

Tu sais combien ta mignonne est sévère,
Depuis la nuit où tu quittas mon toit,
Cent fois par jour j'ai fait remplir ton verre
Et je l'ai bu, tout en pensant à toi.

IV

SOIFFARD

Toujours jolie, un peu dans la débine,
Tu viens à moi, sans peur de me fâcher;
Tu m'apparais, ainsi qu'une chopine,
Et mon amour m'invite à te licher.

MARGOT

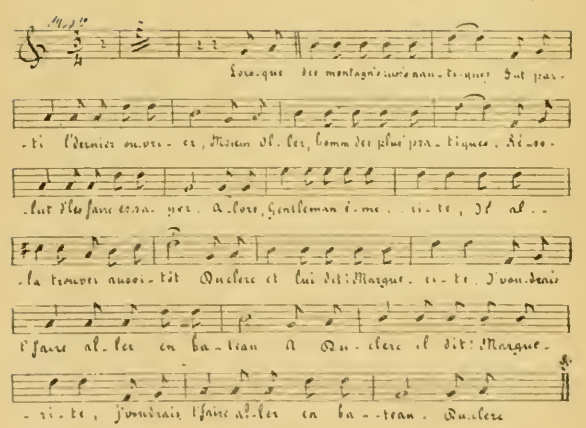
Viens, suis mes pas et prends-moi par la taille,
Chez le bistroc, qu'on soit bientôt rendu,
Là, sur le zinc, nous livrerons bataille,
Pour retrouver le paradis perdu.

L'ACCIDENT DE DUCLERC

L'ACCIDENT DE DUCLERC

(Air connu.)

A Jean Oller.



I

Lorsque des montagn's russ's nautiques
Fut parti l' dernier ouvrier,
M'sieur Oller, homm' des plus pratiques,
Résolut d' les faire essayer.

Alors, gentleman émérite,
Il alla trouver aussitôt
Duclerc et lui dit : « Marguerite,
J' voudrais t' faire aller en bateau ! »

II

Duclerc accepta de bonn' grâce.
Malheureus'ment il arriva
Que l' bateau, virant dans l'espace,
Fit prendre un bain à la diva.
La pauvre artiste devint blanche
Et dit, en s' débattant dans l' lac :
« Je n' peux pourtant pas fair' la planche
Avec c' que j'ai sur l'estomac ! »

III

Quoiqu' ell' soit née à Batignolle,
Tout à coup, Marguerit' Duclerc,
Se souv'nant qu'elle est Espagnole,
S' met à crier : « Oller ! Oller ! »
Puis travers' le lac à la nage
Et, vu' d' dos, fait dire, à plus d'un,
Qu'ell' ne met pas à l'étalage
Les plus bell's pomm's de son jardin.

IV

Mais j'entends quelqu'un qui réclame
Et m' dit : « Monsieur, vous avez tort
D'écrir' des couplets sur un' femme.
Entre nous, cela n'est pas fort. »
Que voulez-vous, lorsqu'on chansonne,
On peut commettre un p'tit écart;
Moi, je n' fais de mal à personne
Mais je m' fich' *Duclerc comm' du quart.*

LA VEUVE A DURAND

LA VEUVE A DURAND

Musique de H. Fragson.

A Émile Hauton.

Mo.dè.le des mauvais ma.ris Traitant leur femm' à la lé-gè.re, Du.rand, pour venir à Pa.ris, Avait lâché sa ména-gè.. re. Or, un soir, rongé par l'en.nui, Sa raison, n'é tant pas bien sai.ne, Coiffé d'un bonnet de nuit, Il errait au bord de la Sei.. -ne. Et, dans son ju.ge.ment é-troit, Il disait, se grattant l'o.reille: Dir' que l'eau là conduit tout droit, Dans l'pa.ys où m'attend ma vieil- -le, J'sais bien que d'temps en temps on s'bat, Mais ça c'est l'plaisir du mé-na-ge; J'en ai soupé du cé.li.bat, J'vais r'trouver ma femm' à la na-ge.

I

Modèle des mauvais maris,
Traitant leur femme à la légère,
Durand, pour venir à Paris,
Avait lâché sa ménagère.
Or, un soir, rongé par l'ennui,
Sa raison n'était pas bien saine,
Triste comme un bonnet de nuit
Il errait au bord de la Seine.
Et, dans son jugement étroit,
Il disait, se grattant l'oreille :
« Dir' que c' t' eau-là conduit tout droit
Dans l' pays où m'attend ma vieille.
J' sais bien que d' temps en temps on s' bat,
Mais ça c'est l' plaisir du ménage ;
J'en ai soupé du célibat ;
J' vais r'trouver ma femme à la nage! »

II

Sans hésiter, Durand plongea
Et puis... se noya dans le fleuve.
Or, ce fut moi que l'on chargea
D'annoncer sa mort à la veuve.
Remarquant mon air d'enterr'ment
Et mon émotion profonde,

« — J' comprends tout! m' dit-ell' brusquement,
Durand, mon homm', n'est plus de c' monde.
D' quoi qu'il est mort, ça j' n'en sais rien,
Mais, quand il ferma la paupière,
J' pari' deux sous qu'il était plein
Comm' la bourrique à Robespierre. »
— C'est vrai! répondis-je, interdit,
Et la veuve ajouta de suite :
« Ah! je l'avais toujours prédit
Que c' cochon-là mourrait d'une cuite! »

III

Elle prend ça du bon côté,
Dis-je, à part moi, pas une larme!
Mais, au milieu de l'aparté,
J'entendis un affreux vacarme.
Versant un déluge de pleurs,
La commèr' hurlait : « Me v'là veuve!
Ah! c'est bien l' plus grand des malheurs :
Faudra que j' fass' teindr' ma rob' neuve!
Quell' tuil' que cett' position-là,
Surtout quand on est encor jeune.
J'en mourrai! Mais c' n'est pas tout çà,
Il est midi, faut qu'on déjeune.
Si Durand attend son caveau,
Après tout, ce n'est pas d' vot' faute.
Qu'est-ce que vous préférez : Du veau,
Du lard ou bien une entrecôte? »

IV

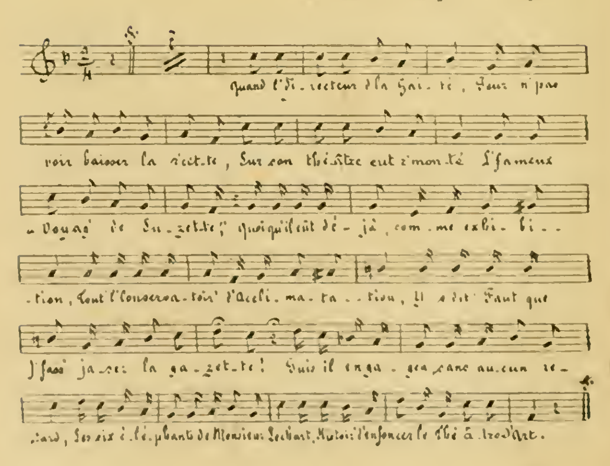
Bref! quelques minutes après,
Devant un menu confortable,
Lugubres, tels que deux cyprès,
Nous avions les pieds sous la table.
Et la veuve, le teint chauffé
Par un rhum d'un' marque célèbre,
Au sixième pousse-café,
Sortit cette oraison funèbre :
« C'était un' ross', mais je l'aimais.
Qu'y soit défunt, vrai! ça m' suffoque!
Dir' que j' l'entendrai plus jamais...
Hurler après moi comme un phoque.
Entre nous, c'était un souleau
Qui se flanquait des cuit' en masse
Et, s'il est mort en buvant d' l'eau,
Il a rien dû fair' la grimace! »

LES ÉLÉPHANTS DE LA GAITÉ

LES ÉLÉPHANTS DE LA GAITÉ

MUSIQUE DE PAUL BLÉTRY.

A Francisque Sarcey.



I

Quand l' directeur d' la Gaîté,
Pour n' pas voir baisser la r'cette,
Sur son théâtre eut r'monté
L' fameux Voyag' de Suzette ;
Quoiqu'il eût déjà, comme exhibition,
Tout l' Conservatoir' d'Acclimatation,
Y s' dit : « Faut que j' fass' jaser la gazette ! »
Puis il engagea, sans aucun retard.
Les six éléphants de monsieur Loockart,
Histoir' d'enfoncer le Théâtre d'Art.

II

Mais les éléphants, brutaux,
M'naçaient d'enfoncer la scène ;
Pour supporter leurs quintaux,
L' directeur, nouveau Mécène,
Fit venir, de suite, un homm' du métier.
Oh ! pas un auteur, un brav' charpentier.
Qui mit, sous les planch's, des poutres en chêne ;
C' qui fit, à Sarcey, dir', tout épaté :
« Bon Dieu, qu' vot' théâtre est bien charpenté,
On dirait du Scrib' premièr' qualité ! »

III

Prenant des airs triomphants,
L'impresario-virtuose
S' dit : « Voici des éléphants,
Faudrait leur fair' dir' quéqu' chose. »
Sans le moins du mond' rester en affront,
L'auteur, consulté, se frappa le front.
« J' vais, répondit il, leur écrire en prose
Un' grand' pantomim' suivi' d'un ballet.
Pour mieux la mimer qu' les croût's du Châtelet,
Y prendront des l'çons d' Félicia Mallet. »

IV

L' résultat fut des plus beaux.
Pour les acteurs, quelle offense :
Près des éléphants cabots.
Ils restèrent sans défense.
Tous les spectateurs criaient : « Evohé !
C'est plus chic qu'un' pièc', c'est l'arch' de Noé.
V'là donc un spectacl' moral pour l'enfance ! »
Et les éléphants, dev'nus tout joyeux,
En exécutant leurs tours merveilleux,
Aux dam's du balcon faisaient des p'tits yeux.

V

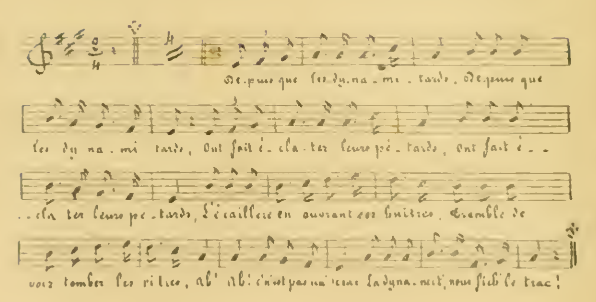
Cornac et Proboscidiens
Prouv'nt, en cette conjoncture,
Que beaucoup d' nos Parisiens
Ador'nt la littérature.
Moi v'là c' que j'ai dit, d'vant un tel succès :
« J'ai cinq act's en vers au Théâtr' Français,
V'là sept ou huit ans qu'ils sont en lecture,
Mais d'main j' vais les r'prendre à la Direction
Et, pour en presser la r'présentation,
J' les porte au Jardin d'Acclimatation. »

LE TRAC DE LA DYNAMITE

LE TRAC DE LA DYNAMITE

(Air connu.)

A Léon Durocher.



I

Depuis que les dynamitards
Ont fait éclater leurs pétards,
L'écaillère, en ouvrant ses huîtres,
Tremble de voir tomber les vitres.

Ah! ah! c' n'est pas un' crac.
La dynamit' nous fiche l' trac.

II

Monsieur Prudhomme, en vrai Caton,
Surveille son bonnet d' coton.
Par prudence, la gorge sèche,
Hier il en a coupé la mèche.

Ah! ah! c' n'est pas un' crac,
La dynamit' nous fiche l' trac.

III

Ce n'est plus qu'avec des frissons
Qu'à table on mange des soissons,
On tremble de voir ses entrailles
Se changer en boîte à mitrailles.

Ah! ah! c' n'est pas un' crac,
La dynamit' nous fiche l' trac.

IV

Verdissant au moindre froufrou,
Monsieur Alphons', du Gros-Caillou,
Craint à ce point la dynamite,
Qu'il n'en ouvre plus sa marmite.

Ah! ah! c' n'est pas un' crac,
La dynamit' nous fiche l' trac.

V

L'épouse, en se mettant au lit,
Dit à son époux, qui pâlit :
« Je ne sais pas ce que je touche,
« Mais ce doit être une cartouche. »

Ah ! ah ! c' n'est pas un' crac,
La dynamit' nous fiche l' trac.

VI

Avec ces attentats nombreux,
Il advient que les amoureux
Craignent aussi que leurs maîtresses
N'aient une bombe entre les tresses.

Ah! ah! c' n'est pas un' crac,
La dynamit' nous fiche l' trac.

VII

Bref, d'ici peu, tous les auteurs,
Dynamitant leurs auditeurs,
N'auront plus qu'un couplet à dire
Pour les faire éclater de rire.

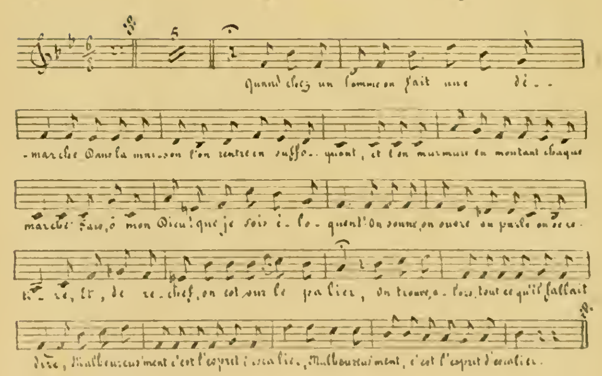
Ah! ah! c' n'est pas un' crac,
La dynamit' nous fiche l' t'rac.

L'ESPRIT D'ESCALIER

L'ESPRIT D'ESCALIER

CHANSON

A Georges Berr.



I

Quand chez un homme on fait une démarche,
Dans sa maison l'on entre en suffoquant.
Et l'on murmure, en montant chaque marche :
« Fais, ô mon Dieu! que je sois éloquent! »

On sonne — on ouvre — on parle, on se retire
Et, de rechef, on est sur le palier.
On trouve alors tout ce qu'il fallait dire;
Malheureus'ment, c'est l'esprit d'escalier.

II

On est aux pieds d'une adorable blonde,
Avec amour on veut la cajoler;
Mais, ô surprise! ô déveine profonde!
On s'aperçoit qu'on ne peut plus parler.
On part, navré, maudissant sa réserve,
Rentré chez soi, quel trouble singulier?
On sent enfin se ranimer sa verve;
Malheureus'ment, c'est l'esprit d'escalier.

III

Un soir, on trouve un galant chez sa femme.
A l'improviste il faut prendre un parti :
« Sortez, monsieur, vous n'êtes qu'un infâme! »
L'amant s'éclipse et, lorsqu'il est parti,
Vite on s'exclame, en un courroux sans bornes :
« J'aurais dû dire à ce particulier :
« En vous sauvant, emportez-donc mes cornes! »
Malheureus'ment, c'est l'esprit d'escalier.

IV

On se querelle avec sa Léonore,
D'un mot à l'autre, on se mange le nez
Et, furieux, on lance un mot sonore
Qui rime en ange, et que vous devinez.
Triste et contrit l'on rentre en sa demeure
Tout en pensant : « Je viens d'être grossier.
J'aurais mieux fait de dir' : « La garde meure! »
Malheureus'ment, c'est l'esprit d'escalier.

V

Voyez, messieurs, quel courage est le nôtre :
Pour vous charmer, nous creusons nos cerveaux,
Et, revenant sans qu'on nous crie : « Une autre! »
Nous essayons quelques couplets nouveaux.
Puis nous pensons, le rouge aux deux oreilles,
Si la chanson ne peut vous égayer,
Qu'on vous aurait fait tordre avec les vieilles.
Malheureus'ment, c'est l'esprit d'escalier.

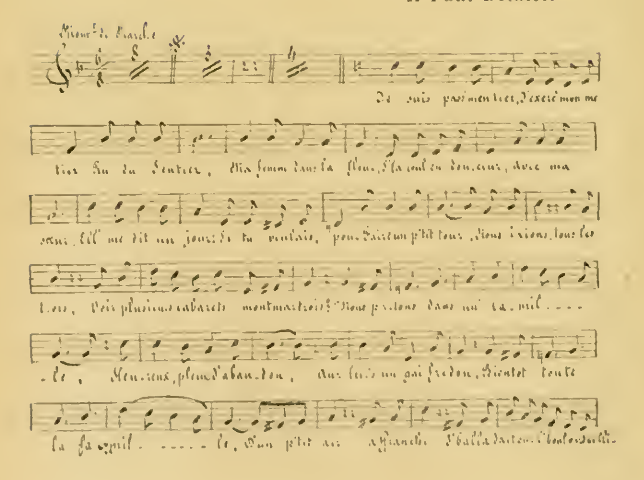
PLAISIRS MONTMARTROIS

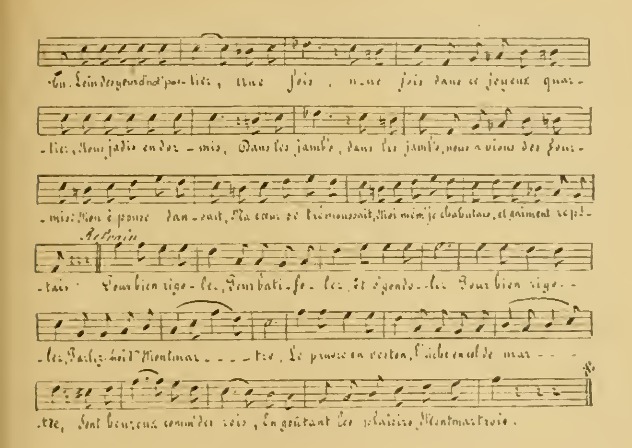
PLAISIRS MONTMARTROIS

CHANSON-MARCHE

Musique de Léon Dequin

A Paul Delmet.





I

Je suis pass'mentier,
J'exerc' mon métier
Ru' du Sentier,
Ma femm', dans la fleur,
S' la coule en douceur
    Avec ma sœur.
Ell' me dit un jour :
« Si tu voulais, pour
Faire un p'tit tour,
Nous irions, tous les trois,
Voir plusieurs cabarets montmartrois? »
  Nous partons dans un' Camille,

Heureux, pleins d'abandon,
Aux lèvre' un gai fredon;
Bientôt, toute la famille,
D'un p'tit air affranchi,
S'balladait sur l' boul'vard de Clichy.
Loin des yeux d' not' portier,
Une fois (*bis*) dans ce joyeux quartier,
Nous, jadis endormis,
Dans les jamb' (*bis*) nous avions des fourmis :
Mon épouse dansait,
Ma sœur se trémoussait,
Moi-mêm', je chahutais
Et gaiement répétais :

REFRAIN

Pour bien rigoler,
Pour batifoler
Et s' gondoler,
Pour bien rigoler,
Parlez-moi de Montmartre,
Le pauvre en veston, l' riche en col de martre,
Sont heureux comm' des rois
En goûtant les plaisirs montmartrois.

II

Bientôt on entrait
Dans un cabaret,
L'air guilleret.

Là, pour treize sous,
Nous d'vions entre nous
Rir' comm' des fous.
Un drap d'enterr'ment
Était l'ornement,
D' l'établiss'ment,
Noir comme un trou béant,
Ça s'app'lait l' cabaret du Néant.
A peine entré, v'là qu' je m' cabre
En entendant « Holà!
Asseyez vot' viand' là! »
Puis l' patron, d'un' voix macabre,
Dit : « V'là des calicots,
Foutez-leur un extrait d'asticots! »
Des tibias, des fémurs,
Mis en croix (*bis*), s'étalaient sur les murs,
Des spectres décharnés
S'agitaient (*bis*), sans oreille' et sans nez.
Ma femm' qui frissonnait
Contre moi se tenait,
Ma sœur disait : « J' m'en vais! »
Et moi je répétais :

Pour bien rigoler, etc., etc.

III

Sans tarder alors,
Des frissons plein l' corps,
Nous v'là dehors.

Et je dis ceci :
« Bruant, Dieu merci,
Est près d'ici. »
Un' femme à chaqu' bras,
J'ouvre mes compas,
Allongeant le pas,
L'impatience aux mollets,
Tous les trois nous v'là d'vant les volets.
Nous agitons la sonnette.
Tous les clients en chœur
Nous chant'nt d'un ton moqueur :
« Là, là, c'te gueul', c'te binette! »
Bruant m' dit : « Vieux fourneau !
Coll' ta mère à côté du piano! »
Puis, faisant le casseur,
Il embrasse (*bis*) et ma femme et ma sœur
En criant : « Nom de Dieu !
« Ces goss's-là (*bis*) s'raient bien mieux dans mon pieu! »
Pendant qu'il l'embrassait,
Ma femm' se gandissait,
Ma sœur disait : « J'y vais! »
Et moi je répétais :

Pour bien rigoler, etc., etc.

IV

Quand nous r'vinm's gaiement
Dans notre log'ment,
Quel épat'ment!

Pleins d'jus de raisin,
Nous f'sions du bousin
Et chaqu' voisin
S'écriait : « Mais on
Perd donc la raison
Dans la maison? »
Et, dans les escaliers,
Tout's les port's s'ouvraient sur les paliers.
Ma femm', narguant la pip'lette,
Chantait, tout en montant :
Bell'vill' — Ménilmontant,
Les bal' d'Af, à la Villette;
Et ma sœur, avec art,
S'essayait à fair' le grand écart.
Le concierge, affligé,
Nous criait (*bis*) : « J'vous f'rai donner congé! »
Moi j'répondais : « Très chic!
Dans trois mois (*bis*), j'roupill'rai ru' Lepic! »
Le proprio groumait.
Son épouse écumait,
Parlant d' gardien d' la paix,
Et moi je répétais :

Pour bien rigoler, etc., etc.

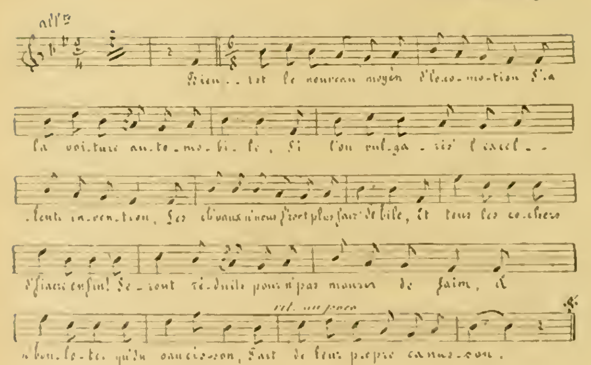


LES AUTOMOBILES

LES AUTOMOBILES

(Air connu.)

A Victor Meusy.



I

Bientôt, le nouveau moyen d' locomotion
 S'ra la voiture automobile.
Si l'on vulgaris' l'excellente invention,
 Les ch'vaux n' nous f'ront plus fair' de bile.

Et tous les cochers d'fiacre, enfin!
Seront réduits, pour n' pas mourir de faim,
A n' boulotter qu' du saucisson
Fait de leur propre canasson.

II

Quant au fourrage, on aura toujours besoin
D'en récolter des milliers d' bottes,
N'est-il pas des gens bêt's à manger du foin,
D'autr's qui veul'nt en mettr' dans leurs bottes.
Comme, en mêm' temps qu' les collignons,
Seront ruinés nombre de maquignons,
La paill' ne s' perdra pas non plus
Puisque tous ces gens-là s'ront d'sus.

III

On ne verra plus de chevaux s'emporter
Ni d' cochers mordre la poussière.
Mais, de temps en temps, à seul' fin d'éviter
D' laisser éclater la chaudière,
On s'arrêt'ra pour fair' de l'eau ;
La femme, à son tour, lâchant son gigolo,
Voudra descendre à chaqu' station,
Rien qu' par esprit d'imitation.

IV

Plus de bicyclette — et ça n' s'ra pas trop tôt —
Car ce genr' de sport nous échine,
Quand deux amoureux seront dans un auto,
La femm' s'occup'ra d' la machine;
Plus habil' qu'un mécanicien,
Elle ouvrira l'œil, pour que tout fonctionn' bien.
Et dira nerveus'ment : « Gaston,
Tu d'vrais fair' changer ton piston! »

V

Pour êtr' dans l' mouv'ment, retenez bien ceci :
Par les boulevards et les rues,
En automobile iront fair' leur persil
Les quart-de-mondaine' et les grues.
Leur voitur' fil'ra comm' le vent,
Mais, comme y aura pas d' chevaux par devant,
Les gens diront, d'un air railleur,
Que les ross's sont à l'intérieur.

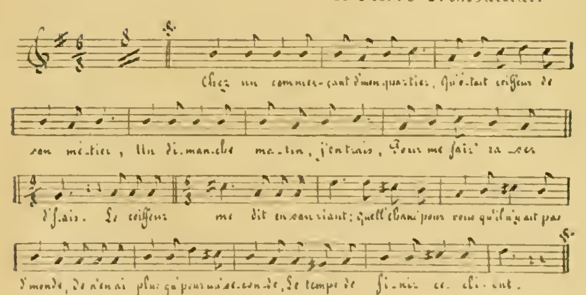


CHEZ LE COIFFEUR

CHEZ LE COIFFEUR

MUSIQUE DE EUG. LEMERCIER

A Pierre Trimouillat.



I

Chez un commerçant d' mon quartier
Qu'était coiffeur de son métier,
Un dimanche matin j'entrais
Pour me fair' raser d' frais.

Le coiffeur me dit, en souriant :
« Quell' chanc' pour vous qu'il n'y ait pas d'monde !
Je n'en ai plus qu' pour un' seconde,
Le temps de finir ce client ! »

II

Mais l'client répliqua, nerveux :
« J'ai des pellicul's dans les ch'veux
Qui sont aussi gross's que mon poing,
Faudrait m' faire un schampooing ! »

Le coiffeur me r' dit, en souriant :
« Quell' chanc' pour vous qu'il n'y ait pas d' monde !
Je n'en ai plus qu' pour un' seconde,
Le temps d' schampooingner ce client ! »

III

Mais l' client reprit : « C'est égal,
Je préfère le Portugal,
L' schampooing n'a pas assez d'action,
Faudrait m' faire un' friction ! »

Le coiffeur me r' dit, en souriant :
« Quell' chanc' pour vous qu'il n'y ait pas d' monde !
Je n'en ai plus qu' pour un' seconde,
Le temps d' frictionner ce client ! »

IV

Mais l' client reprit : « Je suis toc
Avec cette moustache en croc ;
Rasez-la moi. Je s'rai plus beau,
J'aurai l'air d'un cabot! »

Le coiffeur me r'dit, en souriant :
« Quell' chanc' pour vous qu'il n'y ait pas d' monde!
Je n'en ai plus qu' pour un' seconde,
Le temps de raser ce client! »

V

Mais le client reprit : « C'est clair
Qu'avec ces ch'veux touffus, j'ai l'air
D'un vulgair' faiseur d'embarras,
Faudrait m' les couper ras! »

Le coiffeur me r'dit, en souriant :
« Quell' chanc' pour vous qu'il n'y ait pas d' monde!
Je n'en ai plus qu' pour un' seconde,
Le temps de tondre ce client! »

VI

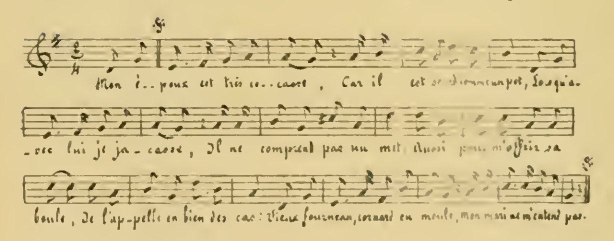
« Ah! monsieur! lui dis-je, ma foi!
J'ai toute la journée à moi,
J'attendrai, si vous m'y forcez,
Que ses ch'veux soient r'poussés! »

MON MARI NE M'ENTEND PAS

MON MARI NE M'ENTEND PAS

MUSIQUE DE ÉMILE GALLE

A Louis Capet.



I

Mon époux est très cocasse,
Car il est sourd comme un pot :
Lorsqu'avec lui je jacasse,
Il ne comprend pas un mot.

Aussi, pour m'offrir sa boule,
Je l'appelle, en bien des cas :
Vieux fourneau ! cornard ou moule !
Mon mari ne m'entend pas.

II

Mon cousin qui n'est pas bête
— C'est un gaillard plein de nerf —
A mon vieux sourd, pour sa fête,
Donna deux cornes de cerf.
Sans peur de le voir me battre,
Je prends Joseph par le bras
Et lui dis : « Çà t'en fait quatre ! »
Mon mari ne m'entend pas.

III

Mon beau-frère entre en furie,
Dès qu'on pianotte un moment ;
A l'orgue de Barbarie,
Il compare l'instrument.
Contre ma sœur il marronne,
Et moi, sans nul embarras,
Sur mon Érard je chaudronne :
Mon mari ne m'entend pas.

IV

Nous avons un lit bizarre :
Dès qu'on le tire un peu fort,
On dirait une guitare
Qui vibre sous un accord.
Quand mon cousin Évariste
Me prouve, entre ses repas,
Son talent de guitariste,
Mon mari ne m'entend pas.

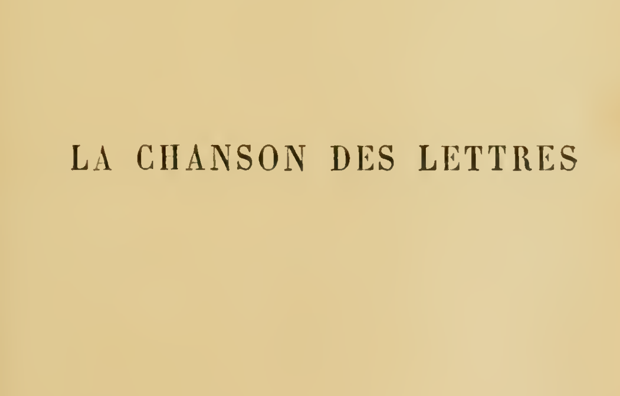
V

Si vous avez lu *la Terre*,
Ce roman si bien écrit,
Vous connaissez le tonnerre
Dont abusait Jésus-Christ.
Le rustre, avec pétulance,
Troublait l'air de ses fracas.
Quand je lui fais concurrence,
Mon mari ne m'entend pas.

VI

Vaporeux et romantique,
Rêveur et sentimental,

Il me croit très poétique
Et m'élève un piédestal.
N'allez pas trouver étrange
Sa grande estime en ce cas,
Car, lorsque je lui dis : « Mange ! »
Mon mari ne m'entend pas.

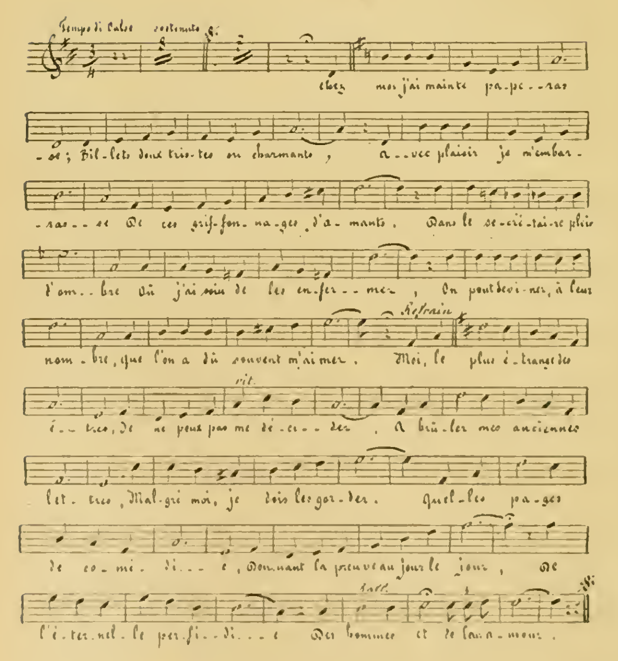


LA CHANSON DES LETTRES

LA CHANSON DES LETTRES

Musique de Léon Dequin

A Marie-Louise Ferté.



I

Chez moi, j'ai mainte paperasse,
Billets doux tristes ou charmants,
Avec plaisir je m'embarrasse
De ces griffonnages d'amants.
Dans le secrétaire plein d'ombre
Où j'ai soin de les enfermer,
On peut présumer, à leur nombre,
Que l'on a dû souvent m'aimer.

REFRAIN

Moi, le plus étrange des êtres,
Je ne peux pas me décider
A brûler mes anciennes lettres,
Malgré moi je dois les garder.
Quelles pages de comédie,
Donnant la preuve, au jour le jour,
De l'éternelle perfidie
Des hommes et de leur amour!

II

Celui-ci d'amour était ivre
Mais, prenant la prose d'autrui,
Puisait ses lettres dans un livre.
Or, malheureusement pour lui,

Dans son étourderie extrême,
Par un coup du destin moqueur,
Il m'écrivit trois fois la même
Et j'en ris encor de bon cœur.

III

Cette lettre aux airs de facture
De passion me parle en vain.
On voit, à la belle écriture,
L'état d'âme de l'écrivain :
L'homme épris, posant son paraphe,
Le fait avec fébrilité
Et c'est aux fautes d'orthographe
Qu'on juge la sincérité.

IV

Dans la dernière, on me reproche
Une ou deux infidélités,
On parle de mon cœur de roche,
Bref! on me dit mes vérités.
Mon Dieu, cet amant bon apôtre
Aurait pu parjurer sa foi,
Puisque l'un devait tromper l'autre,
Autant valait que ce fût moi !

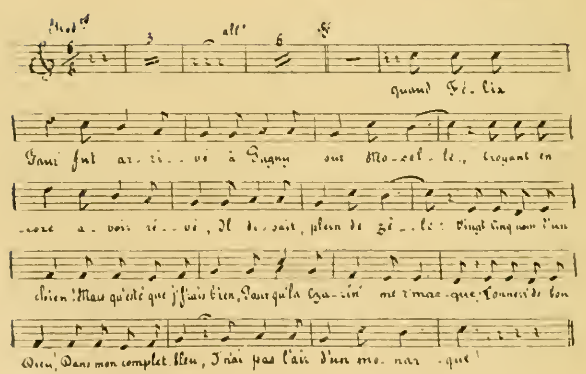
L'accompagnement de piano de cette chanson est en vente chez Benoit, éditeur, 13, faubourg Saint-Martin, sous le titre de : *Valse des Lettres.*

L'ENTREVUE FRANCO-RUSSE

L'ENTREVUE FRANCO-RUSSE

MUSIQUE DE EUG. LEMERCIER

A Bertrand Millanvoye.



I

Quand Félix Faur' fut arrivé
A Pagny-sur-Moselle,
Croyant encore avoir rêvé,
Il disait, plein de zèle :

« Vingt-cinq noms d'un chien !
Mais qu'est-c' que j' f'rais bien
Pour qu' la Czarin' me r'marque?
Tonnerr' de bon Dieu !
Dans mon complet bleu,
J'ai pas l'air d'un monarque ! »

II

Dans l' wagon-salon le voilà
Prouvant à la Czarine
Qu'il n'a pas inventé l' fil à
Couper la margarine.
« Madam', dit Félix,
Le Czar, quel phénix !
Puis — par diplomatie —
Quand j'étais marchand,
J'avais un penchant
Pour el cuir de Russie. »

III

Comme il prenait des airs pouffants,
Son interlocutrice
Lui présenta ses deux enfants,
D'un air d'impératrice.

Félix dit : « Vraiment
J' vous fais compliment.
N'en v'là des chouett' familles,
C'est des goss's de rois.
Moi, la prochain' fois,
J' vous f'rai voir mes deux filles. »

IV

Bref! à sa vingt-septièm' sandwich.
Félix Faur', la bouch' pleine,
S'écria : « Viv' le Tzarewich! »
Puis, sans reprendre haleine :
« Allons, Majesté,
Encore un peu d' thé,
Ça f'ra rager la Prusse,
Car nous cimentons,
Dans ces p'tits gueul'tons,
L'allianc' franco-russe. »

V

Et, sortant la Légion d'honneur
D' sa poch' la plus voisine,
Il la colloque, avec bonheur,
Au prince Galitzine,

Disant : « Mon garçon.
Au temps de Wilson.
Ça coûtait plus d'un' thune ;
J'en ai fait mon deuil.
Moi, j' les donne à l'œil.
Aussi, j' f'rai pas fortune. »

VI

Après un coup d' sifflet strident,
Le train quitta la gare.
Gravement, notre Président
Alluma son cigare.
Puis, cherchant un mot
Sublime et pas sot,
Qui prouvât son génie.
Il dit, d'un grand air,
Aux gens du ch'min d' fer :
« Bonsoir la Compagnie ! »

LA RÉSERVE

LA RÉSERVE

MUSIQUE DE ÉMILE GALLE

A Louis Brunais.

En-tre les bras de mes a-mours, J'ai re-çu l'ordre, à l'impro-vis-te, De partir pour un mois à Tours, En quali-té de ré-ser-vis-te. Bast! cette corvée a du bon, Ces vingt-huit jours font mon af-fai-re, Je con-nais plus d'un vieux barbon, Qui voudrait bien encor les fai-re. Mais lorsque je m'ab-sente ainsi, Ma fidèle é-pou-se, s'énerve, Car cela lui fait faire aussi Ses vingt-huit jours de ré-ser-ve.

I

Entre les bras de mes amours,
Je reçus l'ordre, à l'improviste,
De partir pour un mois à Tours,
En qualité de réserviste.
Bast! cette corvée a du bon.
Les vingt-huit jours font mon affaire ;
Je connais plus d'un vieux barbon
Qui voudrait bien encor les faire.

Mais, lorsque je m'absente ainsi,
Ma fidèle épouse s'énerve,
Car cela lui fait faire aussi
Ses vingt-huit jours de réserve.

II

Vingt-huit jours sont bientôt passés,
Bien que loin de Berthe ou de Lise.
Fourbus, courbattus, harassés,
Nous bouclions notre valise,
Quand le commandant vint nous voir
Et, content de nous, Dieu sait comme !
Nous dit : « On donnera, ce soir,
Double ration à chaque homme. »

Tout pensif, lorsqu'il s'en alla,
Je dis, dans un amoureux trouble :
« Pour sûr, si ma mie était là,
La ration serait double ! »

III

Mais notre étonnement fut grand
Quand le caporal d'ordinaire
Nous dit : « Le commandant en prend
Bien à son aise, cré tonnerre !
Hélas ! mes pauvres fantassins,
Quel deuil pour votre estomac jeune,
On a vidé les magasins,
Ce soir il va falloir qu'on jeûne. »

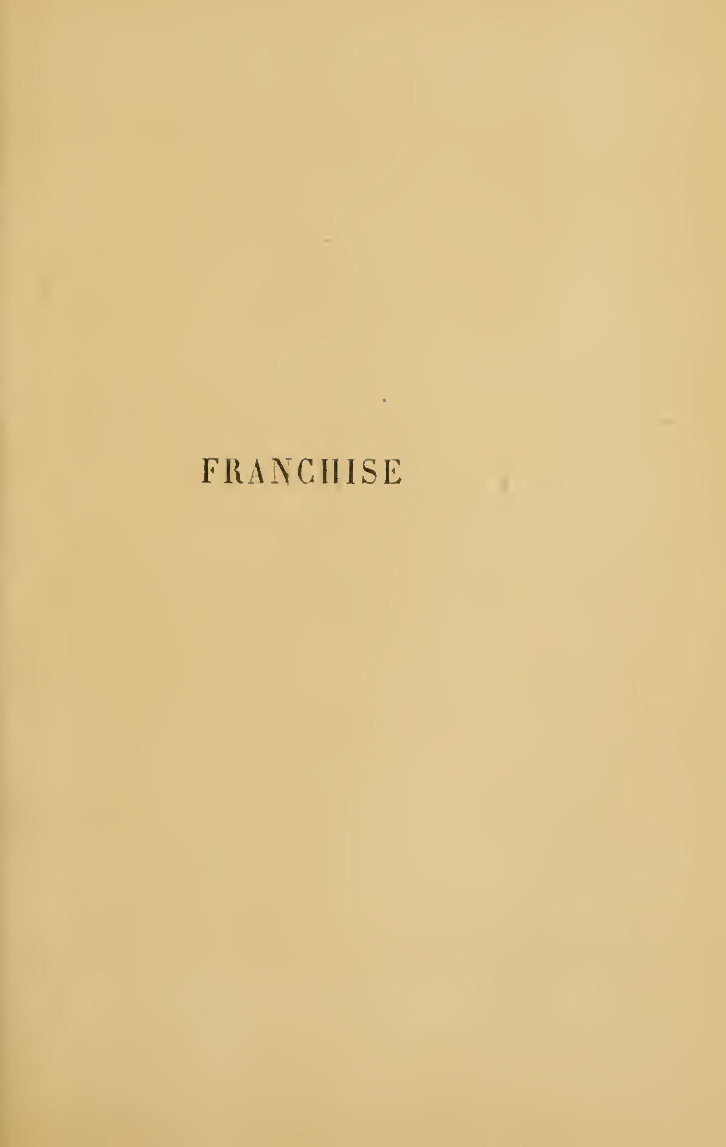
« Bast ! tant pis, me dis-je, tout bas,
Si, pour ce soir, c'est la disette,
Demain tu ne jeûneras pas
Entre les bras de Lisette. »

IV

Or, dans une auberge, en chemin,
Je rencontrai. — Dieu m'en confonde ! —
Une servante, un vrai gamin,
Et qui, pour ma perte, était blonde.

La mignonne apaisa ma faim,
Au lieu d'un repas, j'en pris douze...
Mais tout doit avoir une fin
Et je rejoignis mon épouse.

Avec joie, elle me reçut,
M'embrassa d'une lèvre avide,
Mais, bientôt, elle s'aperçut
Que la réserve était vide.



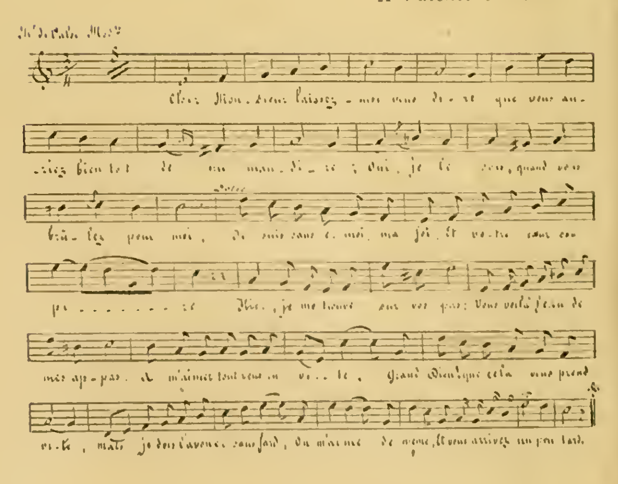
FRANCHISE

FRANCHISE

FANTAISIE

MUSIQUE DE DÉSIRÉ DIHAU

A Valentine Ribe.



I

Cher monsieur, laissez-moi vous dire
Que vous auriez bien tort de me maudire.
Oui, je le sais, quand vous brûlez pour moi,
Je suis sans émoi,
Ma foi !
Et votre cœur soupire.
Hier, je me trouve sur vos pas :
Vous voilà féru de mes appas,
A m'aimer tout vous invite,
Grand Dieu ! cela vous prend bien vite !
Mais, je vous l'avouerai sans fard,
On m'aime
De même
Et vous arrivez un peu tard.

II

Vous aurez beau dire et beau faire,
Vos cheveux noirs ne font pas mon affaire,
Vous ne serez jamais que le second :
J'adore un Edmond
Très blond,
Du blond que je préfère.

On peut vous reprocher encor
D'être grand comme un tambour-major.
Moi j'aime les petits hommes :
Restons-en donc où nous en sommes.
Vous pouvez grandir, je l'admets,
Je doute
Qu'en route
Vous puissiez raccourcir jamais.

III

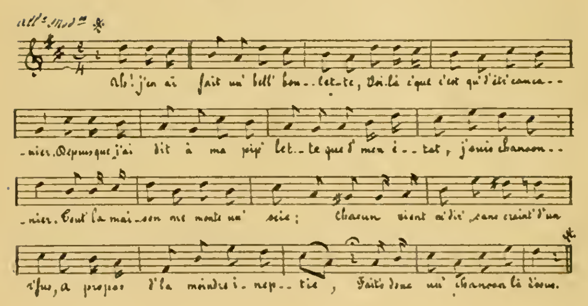
Vous parlez de peine éternelle,
Le désespoir ternit votre prunelle,
Moi je me ris de vos airs palpitants,
Depuis trop longtemps
J'entends
La même ritournelle.
J'avais un soupirant, jadis,
Qui, gai comme un *De Profundis*,
Lorsqu'il me peignait sa flamme,
Parlait toujours de rendre l'âme.
Il n'est pas mort de mon refus,
Très sage,
Je gage
Que vous n'en mourrez pas non plus.

LE CHANSONNIER EMBÊTÉ

LE CHANSONNIER EMBÊTÉ

MUSIQUE DE ÉMILE GALLE

A Numa Blés et à Georges Arnould.



I

Ah! j'en ai fait un' bell' boulette,
Voilà c' que c'est qu' d'êtr' cancanier!
Depuis qu' j'ai dit à ma pip'lette
Que, d' mon état, j' suis chansonnier,

Tout' la maison me monte un' scie ;
Chacun vient m' dir', sans craint' d'un r'fus,
A propos d' la moindre ineptie :
« Fait's donc un' chanson là-d'sus ! »

II

Ma concierge, madam' Sifflencuisses,
Me dit, en m' montant mes journaux :
« Vous savez, j' lâch' les pilul's suisses,
C' matin, je m' suis r'mise aux pruneaux.
C'est encor la chos' la meilleure.
Bon ! v'là qu' ça m' prend ! Ah ! doux Jésus !
C'est la trentièm' fois d'puis une heure.
Fait's donc un' chanson là-d'sus ! »

III

Arrive ma voisine Estelle,
Une brune aux yeux suggestifs,
Elle fait marcher devant elle
Deux ravissants ballons captifs.
Certes ! les oreillers de plume,
A côté d'eux, sont superflus.
« T'nez, m' dit-ell', si ça vous allume,
Fait's donc un' chanson là-d'sus ! »

IV

Puis, c'est l' tour du propriétaire
Qui vient m' réclamer mon loyer.
Y braille et ça n' le fait pas taire
Quand j' lui dis qu' je n' peux pas l' payer.
« Vous êt's sans un sou! peu m'importe!
J' vous donn' vingt-quatre heures, pas plus;
Après quoi, j' vous flanque à la porte.
Fait's donc un' chanson là-d'sus! »

V

Le locatair' du quatrième
Me bouscule dans l'escalier.
J' l'appell' brute, y descend tout d' même
Et s'arrêt' net sur le palier.
S'étir' la jamb', comm' pour un' crampe,
Puis, fait entendre un bruit confus
Et m' crie, en s' penchant sur la rampe :
« Fait's donc un' chanson là-d'sus! »

VI

Mon voisin, professeur d'algèbre,
Vient me voir à tous les instants.
« Oui, m' dit-il, je d'viendrai célèbre,
Car mes calculs sont épatants :

Je supprim' la racin' cubique.
Tous les problèm's sont résolus
A l'aid' d'un' formule algébrique.
Fait's donc un' chanson là-d'sus! »

VII

Mon autre voisine, un' vieill' fille.
M' dit : « Ma chatt' vient d'avoir des p'tits,
V'nez donc voir ma nouvell' famille.
C'est un rêv' comme ils sont gentils.
Ma pauvre bêt' n'a pas eu d' veine.
Voyez, ses dix-huit p'tits sont v'nus,
Mais ça n'a pas été sans peine!
Fait's donc un' chanson là-d'sus! »

VIII

« Ah! m' dit un autre locataire,
Ma femme — à qui pourra-t-on s' fier? —
Vient d' se sauver en Angleterre,
On dit qu' c'est pour m'y cocufier.
On dit mêm' que la créature
M' trompe avec tous les gens chev'lus
Qui s'occup'nt de littérature.
Fait's donc un' chanson là-d'sus! »
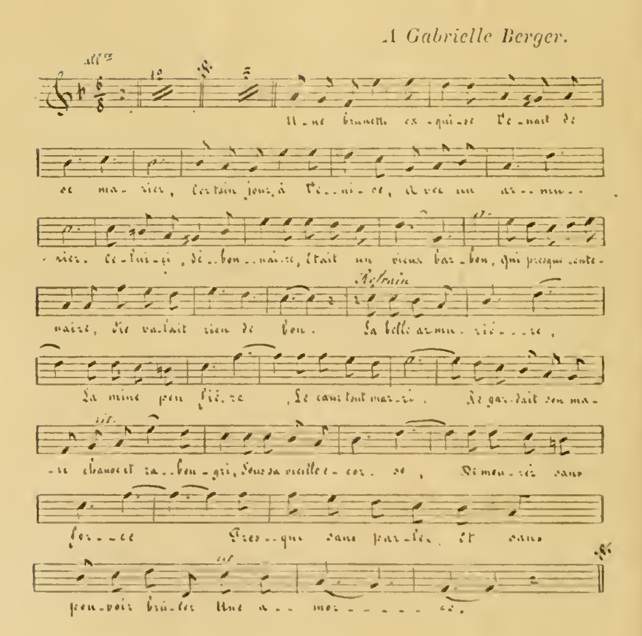
LA BELLE ARMURIÈRE

LA BELLE ARMURIÈRE

CHANSON

MUSIQUE DE OCTAVE LAMARE

A Gabrielle Berger.



I

Une brunette exquise
Venait de se marier,
Certain jour, à Venise,
Avec un armurier.
Celui-ci, débonnaire,
Etait un vieux barbon
Qui, presque centenaire,
Ne valait rien de bon.

REFRAIN

La belle armurière,
La mine peu fière,
Le cœur tout marri,
Regardait son mari,
Chauve et rabougri,
Sous sa vieille écorce,
Demeurer sans force,
Presque sans parler
Et sans pouvoir brûler
Une amorce.

II

La belle, avec tendresse,
Lui dit, tremblant un peu :

« Montrez-moi votre adresse
A ces armes à feu. »
Toujours d'humeur galante,
Le vieillard maigrelet,
D'une main lente, lente,
Prit son vieux pistolet.

III

L'armurier malhabile,
Mis dans tous ses états,
Se faisait de la bile
Sans aucuns résultats.
En versant une larme,
Lors, il dut avouer
Que le chien de son arme
Ne pouvait plus jouer.

IV

Il dut, vieil asthmatique,
En prendre son parti :
Pour tenir sa boutique
Il eut un apprenti.
Comme en apprentissage
Il s'exerçait beaucoup,
Le jeune apprenti sage
Faisait mouche à tout coup.

REFRAIN

La belle armurière,
La mine très fière,
Lui disait : « Cristi !
Tu vises bien, petit,
Pour un apprenti ;
Sous ta jeune écorce
Bouillonne la force :
Sans mots superflus,
Au moins tu brûles plus
D'une amorce. »

L'accompagnement de piano est en vente chez Puigellier et Bassereau, éditeurs, 53, faubourg Saint-Denis.

LA CIRCULAIRE DE M. PEYRON



LA CIRCULAIRE DE M. PEYRON

Air du duo des hallebardiers des *Pommes d'or* (Audran).

Au docteur Maëstratti.

I

L' directeur d' l'Assistanc' publique,
Exhumant l' réglement brutal
Qu'il veut à tout prix qu'on applique,
Met en émoi chaque hôpital :
L'intern', de janvier à décembre
— Dit un article léonin, —
Ne doit pas r'cevoir dans sa chambre
De femm' du sexe féminin.

Ah! plaignez, plaignez, Mesdames,
Plaignez les intern's, joyeux polygames
Qui d'vront aimer dans les blés
Ou fair' la fortun' des hôtels meublés.

II

Ces jeun's gens qui, dans les hospices,
Se cloîtrent de bonn' volonté,
Ne croyaient pas, sous ces auspices,
Prononcer des vœux d' chasteté.
Plus d'un d'entre eux, d'humeur chagrine,
En s'écriant : « Mea culpa! »
Va se frapper sur la poitrine,
Mais s'ra sûr de n' pas êtr' papa!

Ah! plaignez, plaignez, Mesdames,
Plaignez les intern's, joyeux polygames
Qui d'vront aimer dans les blés
Ou fair' la fortun' des hôtels meublés.

III

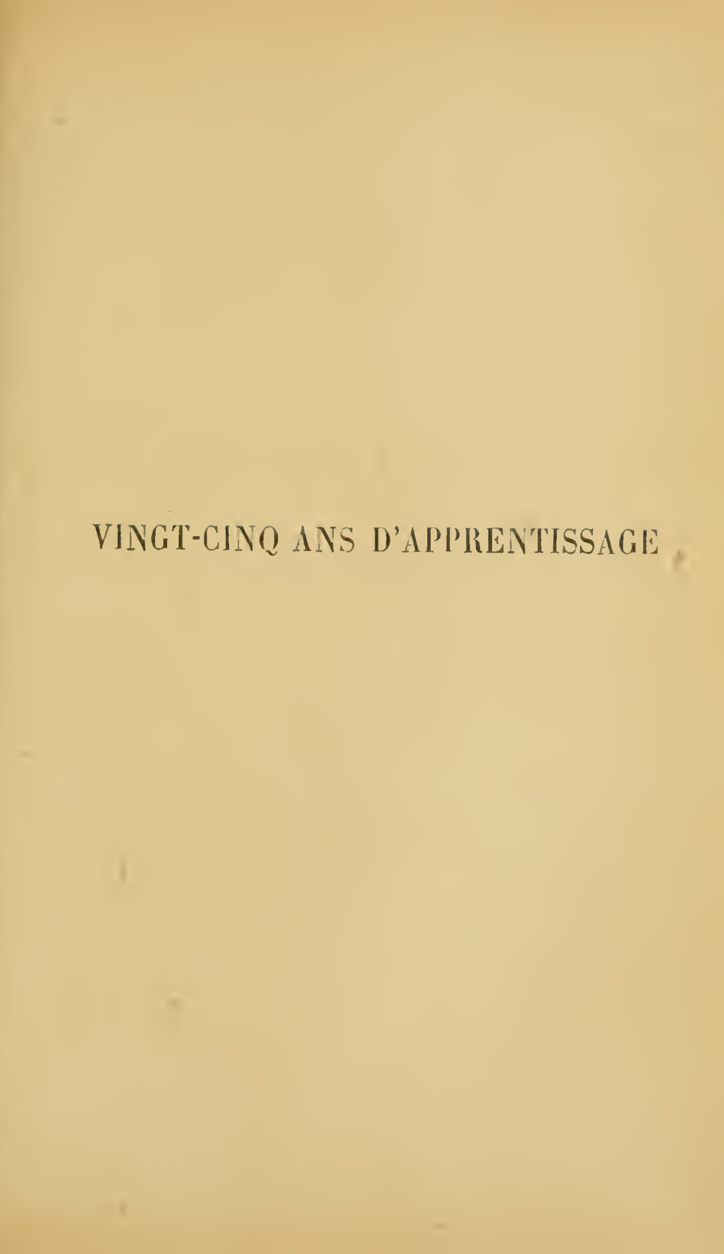
Être de gard' des nuits entières;
Ausculter quelque agonisant;
Tailler la viande à cimetières;
Ce n'est pas des plus amusant.
Les femmes, par leur fantaisie,
Par leur jeunesse et leur beauté,
Entre le croup et la phthisie,
Jetaient un éclair de gaîté.

Ah! plaignez, plaignez, Mesdames,
Plaignez les intern's, joyeux polygames
Qui d'vront aimer dans les blés
Ou fair' la fortun' des hôtels meublés.

IV

Quoi, sortir de sous la poussière
Ce trop pudibond règlement.
En pleine saison printanière.
Peyron choisit mal son moment!
Sans amours, les printemps sont ternes;
Sans femm's, les draps sont des linceuls;
Dans un mois, de tous les internes,
Les fusils partiront tout seuls.

Ah! plaignez, plaignez. Mesdames.
Plaignez les intern's. joyeux polygames
Qui d'vront aimer dans les blés
Ou fair' la fortun' des hôtels meublés.



VINGT-CINQ ANS D'APPRENTISSAGE

VINGT-CINQ ANS D'APPRENTISSAGE

MONOLOGUE

A Nobody (Alias-Léon Friedlander).

Tel que vous me voyez, j'ai trente-cinq ans. Eh! bien, je n'ai pas encore appris de métier.

Oh! ce n'est pas la faute de mes parents... Ils m'ont fait faire vingt-cinq ans d'apprentissage.

A l'âge de dix ans, comme j'avais des dispositions pour le dessin, ils me placèrent chez un entrepreneur de peinture qui leur demanda trois ans d'apprentissage.

Malheureusement! mon patron était un ancien charbonnier tombé dans la peinture à l'huile; si bien qu'au bout de trois ans d'apprentissage, j'avais appris à casser du bois.

Alors mes parents me placèrent chez un charbonnier qui leur demanda quatre ans d'apprentissage... pour m'apprendre à servir du charbon.

Malheureusement, mon nouveau patron, sachant

que j'avais été peintre, me fit employer mon temps à peindre sa boutique. Si bien qu'au bout de quatre ans d'apprentissage, j'avais appris à parler l'auvergnat.

Alors mes parents me dirent : « Voici que tu connais une langue de plus. il faut utiliser tes aptitudes. »

Et ils me placèrent dans un magasin de nouveautés en qualité d'interprète.

Malheureusement, les Auvergnats qui venaient dans ce magasin-là s'exprimaient tous en espagnol.

Si bien qu'au bout de cinq ans d'apprentissage, j'avais appris à ficeler les paquets.

Alors, mes parents me placèrent chez un épicier qui leur demanda six ans d'apprentissage.

L'épicier fit d'abord des difficultés parce que je n'étais pas bachelier ès sciences; néanmoins, il me prit pour casser du sucre. Comme j'avais déjà cassé du bois, j'étais un peu au courant du travail.

Malheureusement, les clients s'étant mis à acheter du sucre cassé à la mécanique, je restai dans l'inaction.

Si bien qu'au bout de six ans d'apprentissage, j'avais appris à nettoyer les carreaux.

Alors, mes parents me placèrent chez un marchand de vins qui leur demanda sept ans d'apprentissage pour m'apprendre à rincer les verres.

Malheureusement, mon patron passait sa journée à déguster ses marchandises. C'était lui qui nettoyait les verres.

Si bien qu'au bout de sept ans d'apprentissage, je n'avais rien appris.

Ah! pardon! cette dernière fois, j'avais appris quelque chose.

J'avais appris à ne rien faire.

Alors, mes parents me placèrent dans l'Administration.

Si bien que je ne fais rien.

Eh bien! je ne m'en porte porte pas plus mal.

Mes parents ont même découvert que c'était la profession pour laquelle j'avais le plus d'aptitudes.

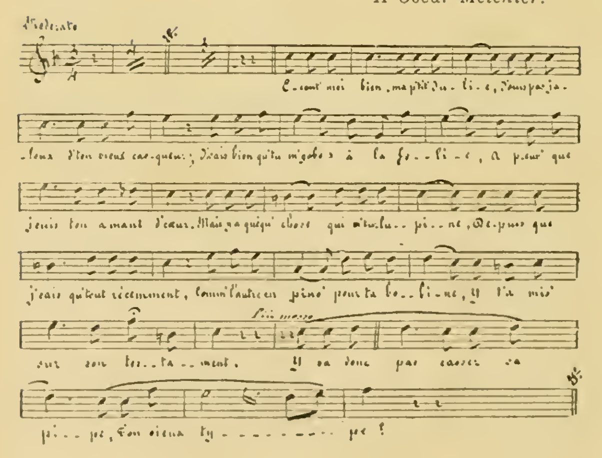
Ce qui m'étonne, c'est qu'ils aient mis vingt-cinq ans à s'en apercevoir.

TON VIEUX TYPE

TON VIEUX TYPE

MUSIQUE DE EUG. LEMERCIER.

A Oscar Méténier.



I

Ecout' moi bien, ma p'tit' Julie,
J' suis pas jaloux d' ton vieux casqueur,
Je sais qu' tu m' gob's à la folie,
A preuv' que j' suis ton amant d' cœur.
Mais y a quèqu' chos' qui m' turlupine
Depuis que je sais, qu' tout récemment,
Comm' l'autre en pinc' pour ta bobine,
Y t'a mis' sur son testament.

Y va donc pas casser sa pipe,
Ton vieux type!

II

Comme il est aussi laid qu'un singe,
J' sais qu'y a pas plan qu' tu puiss's l'aimer,
Mais, quand j' pens' qu'y froiss' ton beau linge,
Y a des moments qu' ça m' fait groumer;
Comme il n'a plus d' poil sur la nuque,
Pour des postich's y s' met en frais :
Il n'aurait pas besoin d' perruque
S'il avait tous les ch'veux qu' je m' fais.

Y va donc pas casser sa pipe,
Ton vieux type!

III

Quoiqu' tu sois presque mon épouse,
C'est pour lui l' deuxième oreiller;
Moi qui n' suis pas d'humeur jalouse,
V'là qu' ça m'empêch' de roupiller.
Pourtant, tel que l' chien d' mon aïeule,
Le vieux raseur est aujourd'hui :
Comm' Turc n'a plus d' crocs dans la gueule,
On laiss' le lard à côté d' lui.

Y va donc pas casser sa pipe,
Ton vieux type!

IV

Si l' bonhomme, avalant sa chique,
V'nait à nous lâcher son atout,
Comm' je chatouill' la dam' de pique,
J' s'rais capabl' de t' boulotter tout.
Tout bien jugé, ma chère amie,
Il a de l'ordre et d' la raison
Et fait, par son économie,
Durer l' bien-être d' la maison.

Faut p't-êtr' mieux qui n' cass' pas sa pipe,
Ton vieux type!

NOT' COCHON EST PLUS MALIN QU'TOI!

NOT' COCHON EST PLUS MALIN QU'TOI!

PAYSANNERIE

MUSIQUE DE DÉSIRÉ DIHAU.

A Henri Moreau.

All° Mod'°

J'ai r'marqué Baptis', mon p'tit gas, c'est pourquoi j't'en faisions l're-proche, que tu n't'avancerais point d'un pas, lorsque ta p'tit' Jeannett s'ap-pro-che. C'est point comme l'cochon d'chez nous, y vent d'voir sa compagn' d'un lieue, et, quand ell' lui fait les yeux doux, on voit frétiller sa p'tit' queue. Moi j'crois, en hom-me, qu't'es pas un hom-me ou qu'c'est tout com-me, quand t'es près d'moi, t'as point d'é-moi. Vrai! t'es trop no-vi-ce, t'as point assez d'vi-ce, et not' cochon est plus ma-lin qu'toi!

I

J'ai r'marqué, Baptiss', mon p'tit gas,
C'est pourquoi j' t'en faisions l' reproche,
Que tu n' t'avanc'rais point d'un pas
Lorsque ta p'tit' Jeannett' s'approche.
T'es pas comm' le cochon d' cheu nous,
Il sent v'nir sa compagn' d'un' lieue
Et, quand ell' lui fait les yeux doux,
On voit frétiller sa p'tit' queue.

REFRAIN

Moi, j' crois, en somme,
Qu' t'es point un homme
Ou qu' c'est tout comme.
Quand t'es près d' moi,
T' as point d'émoi :
Vrai ! t'es trop novice,
T'as point assez d' vice
Et not' cochon est plus malin qu' toi !

II

T'es godiche et tu restes coi,
Tu n' dis point seul'ment un' parole,
Tu m' courtis's sans savoir pourquoi,
T'as donc rien appris à l'école?

Les grogn'ments d' not' petit cochon,
J' comprenons ben qu' c'est une invite :
Crouin ! ça veut dir' : « J' suis folichon ! »
Et crouin ! crouin ! « Embrass'-moi ben vite ! »

III

Te croyant d'un grand appétit,
J' te fricass' l'aut' jour un' bell' poule,
En fait d' compliments, tu m'as dit
Qu' t' étions point porté sur ta goule.
Lui, quand j'y donn' ses aliments,
Des ronds d' carott's, c'est ben peu d' chose,
Eh ! ben, en guis' de r'merciements.
Il m' lèche avec sa p'tit' langu' rose.

IV
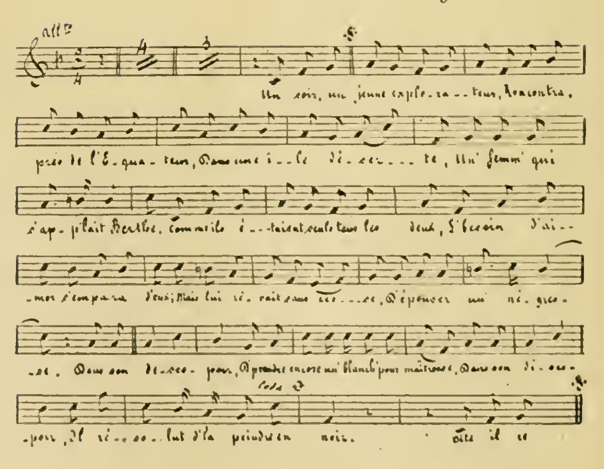
Pas plus tard que l' jour d'aujourd'hui
La pauv' bêt' m'a fait un' caresse.
Je m' disais : « Ah ! Si c'était lui
Qui m' témoigne ainsi sa tendresse ! »
Il m' frôlait d'un air tout joyeux
En criant fort comme un artisse,
Alors, tout en fermant les yeux,
Malgré moi, je l'app'lais : « Baptisse ! »

LES NÈGRES BLANCS

LES NÈGRES BLANCS

MUSIQUE DE EUG. LEMERCIER.

A Eugène Dédé.



I

Un soir, un jeune explorateur
Rencontra, près de l'Équateur,
Dans une île déserte,
Un' femm' qui s'app'lait Berthe.
Comme ils étaient seuls tous les deux,
L' besoin d'aimer s'empara d'eux;
Mais lui rêvait sans cesse
D'épouser un' négresse.
Dans son désespoir,
D' prendre encore un' blanch' pour maîtresse,
Dans son désespoir,
Il résolut d' la peindre en noir.

II

Vite il retira son complet,
— Derrière un arbre, s'il vous plaît. —
Ell', d'une main brève,
S' vêtit comm' sa mère Ève.
Alors il la badigeonna
Du suc d'un' plante au nom en *a*.
La p'tit', qu'était pas r'vêche,
Fit si peu sa pimbêche,
Qu' son futur époux
N'attendit pas qu'elle fût sèche,
Qu' son futur époux
S'mit du noir de la tête aux g'noux.

III

Si l' pauvr' jeune homm' fut barbouillé,
C'est qu' la p'tite avait oublié
D'écrir' sur sa devanture
D' prendr' garde à la peinture.
N'étant plus blanc que d'un côté,
Il avait l'air d'un député
D' la droit' pas très intègre.
Or, la gosse, tout allègre,
Lui fit l'amitié
— Pour qui n' fût pas qu'un' moitié d' nègre —
Lui fit l'amitié
De lui noircir l'autre moitié.

IV

Mais un négrier clandestin
Débarquant dans l'île un matin,
Leur costum' de sauvage
Leur valut l'esclavage.
Quand ils fur'nt installés à bord,
On vit en eux, de prime abord,
Un' rac' noire inédite.
Mais v'là-t-il pas qu' la p'tite
— Phénomèn' troublant —
Étant dev'nu' mèr' sur la dite,
— Phénomèn' troublant —
Eut un gosse absolument blanc.

V

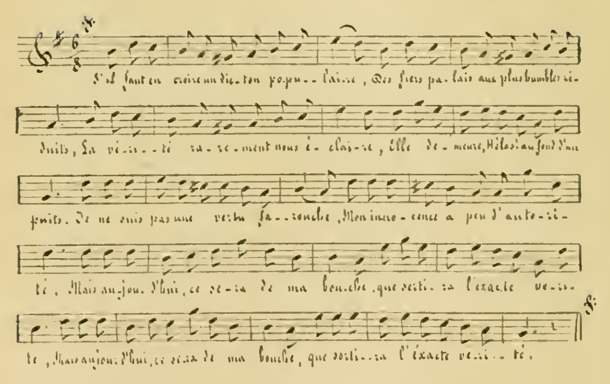
On les exhiba dans Paris,
Et tous nos savants, ahuris,
Écrivir'nt des volumes
Sur leurs mœurs, leurs coutumes.
Puis un jour, en les contemplant,
Un dessinateur de talent
Eut, bravant la critique,
Une idée artistique.
C'est d'puis qu'on peut voir,
— Car l'idé' fut mise en pratique —
C'est d'puis qu'on peut voir,
L'exposition de *Blanc et Noir*.

L'EXACTE VÉRITÉ

L'EXACTE VÉRITÉ

MUSIQUE DE ÉMILE GALLE.

A Louise Laporte.



I

S'il faut en croire un dicton populaire,
Des fiers palais aux plus humbles réduits,
La vérité rarement nous éclaire,
Elle demeure, hélas! au fond d'un puits.

Je ne suis pas une vertu farouche,
Mon innocence a peu d'autorité,
Mais, aujourd'hui, ce sera de ma bouche
Que sortira l'exacte vérité.

II

Dispensateurs de l'humaine semence,
Vous nous mettez des gosses sur les bras,
De la Patrie entonnant la romance,
Vous criez haut : « Femmes, faites des gas ! »
Loin de semer des enfants à la ronde,
Vous pencheriez pour la stérilité,
Si c'était vous qui les mettiez au monde.
Voilà, Messieurs, l'exacte vérité.

III

Vous nous couvrez d'implacables critiques,
Quand nous raillons votre gouvernement,
Mais, cependant, vos hommes politiques
Ne brillent pas toujours au Parlement.
Nous gouvernons sur les deux hémisphères
Où notre amour régit l'humanité ;
Nous connaissons mieux que vous les affaires.
Voilà, Messieurs, l'exacte vérité.

IV

En possédant jusqu'à cinq et six femmes,
N'avez-vous pas l'art de vous rendre heureux.
Et, gravement, vous nous traitez d'infâmes
Quand nous avons deux ou trois amoureux.
Pourquoi vouloir faire les bons apôtres?
Tous les humains, pour la fidélité,
Ne valent pas mieux les uns que les autres.
Voilà, Messieurs, l'exacte vérité.

V

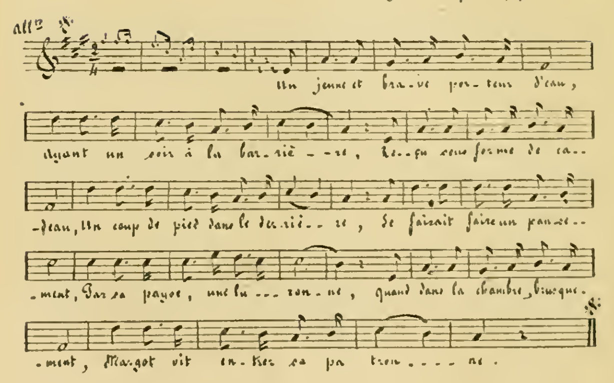
Je ne dis pas que nous sommes des saintes,
Nous bavardons, et nos yeux sont railleurs,
Mais au café, dégustant des absinthes,
Vous méprisez vos amis les meilleurs.
J'ai, bien souvent, trouvé votre harangue
Pleine de fiel et de méchanceté,
Je sais jusqu'où peut aller votre langue.
Voilà, Messieurs, l'exacte vérité.

LE GOÎTRE

LE GOÎTRE

(Air connu.)

A Georges Dorfeuil, fils.



I

Un jeune et brave porteur d'eau
Ayant un jour, à la barrière,
Reçu, sous forme de cadeau,
Un coup de pied dans le derrière.

Se faisait faire un pansement
Par sa payse, une luronne,
Quand dans la chambre, brusquement,
Margot vit entrer sa patronne.

II

Vite elle saisit un chapeau,
De son amant courba le buste
Et mit le feutre sur la peau
De son arrière-train robuste.
Puis, dissimulant son émoi,
En se donnant un air de vierge,
Dit : « Madame, permettez-moi
De vous présenter le concierge. »

III

La dame, en poussant les hauts cris,
Dit au porteur d'eau : « C'est étrange,
Vous n'avez plus vos favoris,
Grand Dieu ! comme cela vous change !
Et j'ignorais, le croirait-on,
— Tellement chez moi je me cloitre —
Que, sous votre énorme menton,
Vous fussiez affligé d'un goitre ! »

IV

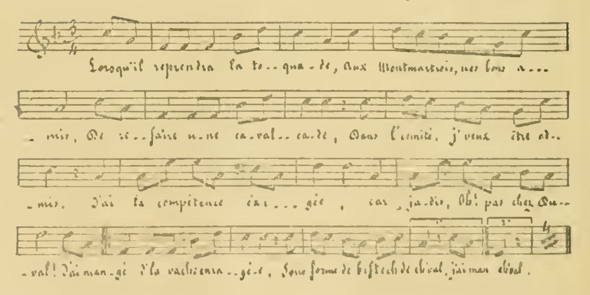
Et l'Auvergnat répondit : « J'ai
Toujours porté cette excroissance,
Madame, j'en suis affligé
Depuis le jour de ma naissance.
A votre bonne je ne fis,
De mon mal, jamais un mystère,
Nous l'avons tous de père en fils
Car c'est un goître héréditaire. »

APRÈS LA CAVALCADE

APRÈS LA CAVALCADE

MUSIQUE DE ÉMILE GALLE.

A François Trombert.



I

Lorsqu'il reprendra la toquade
Aux Montmartrois, nos bons amis,
De refaire une cavalcade,
Dans l' comité j' veux être admis.

J'ai la compétence exigée,
Car, jadis — oh ! pas chez Duval ! —
J'ai mangé d' la vache enragée,
Sous forme de bifteck de ch'val.

II

L'idée étrange et symbolique
D'exhiber sur les boulevards
La vache au poitrail famélique
Vint du cabaret des Quat' z' arts.
Quoi ? d'un cabaret ! qu'on se torde,
Car s'il fut jamais défendu,
Ici-bas, de parler de corde,
C'est dans la maison d'un pendu.

III

Dans cett' cavalcad' fantaisiste,
On vit l'originalité
De Grün, l'incontestable artiste,
Qui nous r'présenta l' Mont-d'-Piété.
Ce fut une idée épatante,
Qui d'vait avoir un succès fou,
Car, avec le char de ma tante,
On était sûr d'avoir un clou.

IV

Plusieurs peintres du voisinage
Firent tordre les Montmartrois,
En leur montrant tout un ménage
Qui fuyait à la cloch' de bois.

L'idée avait une morale :
Ça leur a servi, paraît-il,
De répétition générale
Pour le prochain terme d'avril.

V

Yon-Lug, en suivant sa voiture,
Nous montrait un ours de Pantin ;
Il eut un succès de fourrure
Quoiqu'il ne s'app'lât pas Martin.
Or, coïncidence opportune,
Cet animal, ours à l'excès,
S'app'lait justement : « *Gross' Fortune* »
Comm' la dernièr' pièc' du Français.

VI

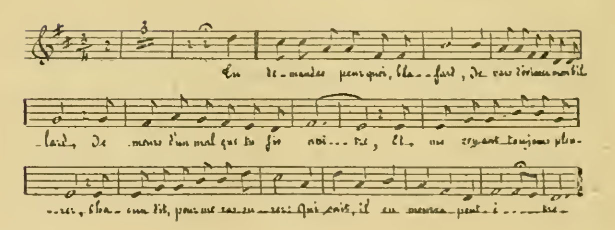
Bref! au lieu de couper la tête
Aux mann'quins de l'Ane et du Chat-Noir,
Il fallait, pour finir la fête,
Prendre mill' badauds su' l' trottoir ;
Puis, tout au long d'une journée,
Forcer les Salis *réunis*
A leur offrir une tournée :
Ils auraient été plus punis.

PARODIE DE "SON AMANT"

PARODIE DE “SON AMANT”

MUSIQUE DE GOUBLIER

A Edmond Teulet.



I

Tu demandes pourquoi, blafard,
Je vais dévisser mon billard ;
Je meurs d'un mal que tu fis naître.
Et, me voyant toujours pleurer,
Chacun dit, pour me rassurer :
« Qui sait, il en mourra peut-être! »

II

J'ai cru qu'ainsi que nos amours,
Cela durerait quelques jours,
Mais depuis, va, je me tourmente ;
En vain je cherche à t'émouvoir :
Ah! tu ne veux plus rien savoir!
Ma chère, ma trop chère amante.

III

Un soir je te vis, nom d'un chien!
Sortir de chez le pharmacien,
Cela n'était pas ordinaire ;
Tu cachais sous ton vêtement,
Hélas! plus d'un médicament,
C'est pourquoi je suis poitrinaire.

IV

J'eusse, alors, les pleurs m'étouffant,
Voulu savoir, comme un enfant,
Par où tout ça devait se prendre ;
Mais je m'enfuis sans nul retard.
Certe! en consultant le potard,
J'avais peur, peur de tout apprendre.

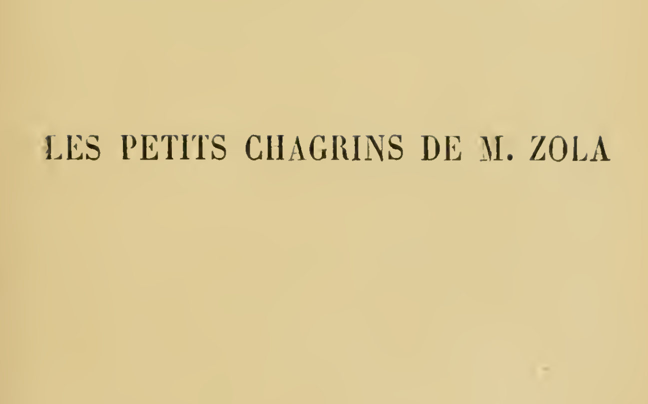
V

Car, alors, je t'aurais foutu
Carrément mon pied... comprends-tu ?
Mais, par je ne sais quel mystère,
Ma langue, en vain, se remuait,
Ciel ! j'étais devenu muet
Et j'eus la force de me taire.

VI

Ah ! je ne suis qu'un abruti !
Tu vois, je n'ai jamais menti.
Je ne t'en dis pas davantage.
Mais promets-moi, si je m'en vais,
D'aller jusqu'au Champ de navets
Manger du pain et du fromage.

La chanson d'Edmond Teulet et Gustave Goublier est en vente, avec accompagnement de piano, chez Eveillard, éditeur, 39, boulevard de Strasbourg.



LES PETITS CHAGRINS DE M. ZOLA

LES PETITS CHAGRINS DE M. ZOLA

(Air des *Petits Pavés*, de Paul Delmet.)

A Albert Cellarius.

I

Las d'attendre, avec bonhomie,
Qu'on le nomme académicien,
Zola, n'y mettant plus du sien,
Vient de dire à l'Académie :
« Tu te moques de moi, je crois, (*bis*)
A combien ferai-je une croix? »

II

« Pour observer ton étiquette,
Oui, pour t'éviter de déchoir,
J'eusse fait couvrir d'un mouchoir
Le frais minois de la Mouquette.
Elle ira, pour ton châtiment, (*bis*)
Te montrer son ressentiment. »

III

« Sous l'inaccessible coupole
— Quoiqu'il parlât avec esprit —
Pour te complaire, à Jésus-Christ,
J eusse retiré la parole.
Garde ton immortalité, (*bis*)
Il n'en sera que plus vanté. »

IV

« Lâchant sa terrible besogne,
Souvarine, dans *Germinal*,
N'eût plus pris qu'un plaisir banal,
Avec sa lapine Pologne.
Hélas! je deviens son copain, (*bis*)
Car tu me poses un lapin. »

V

Et depuis, lorsque Zola rentre
Chez lui, pour dormir à l'écart,
En songe les Rougon-Macquart
Viennent lui danser sur le ventre.
« Hélas! rêve tout haut Zola, (*bis*)
C'est la faute à ces cochons-là! »

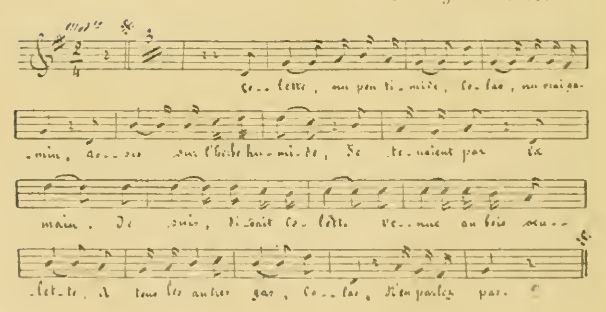
COLAS, N'EN PARLEZ PAS!

COLAS, N'EN PARLEZ PAS!

PASTORALE

Musique de Désiré Dihau

A Eugène Héros.



I

Colette, un peu timide,
Colas, un vrai gamin,
Assis sur l'herbe humide,
Se tenaient par la main,

— Je suis, disait Colette,
Venue au bois seulette,
A tous les autres gas,
Colas,
N'en parlez pas!

II

Bien dur est mon supplice :
Chacun, d'un air moqueur,
Prétend, avec malice,
Que j'ai perdu mon cœur.
C'est faux, mais, grâce au vôtre,
Je dois, un jour ou l'autre,
Le perdre entre vos bras.
Colas,
N'en parlez pas!

III

Colas, soyez plus sage,
Colas, soyez moins fou :
Fripant mon blanc corsage,
Vous m'embrassez le cou.
Au fond je suis fort aise
Que ce baiser vous plaise,
Et j'en conviens tout bas.
Colas,
N'en parlez pas!

IV

Vous rêvez, sans mystère,
D'avoir, ô galopin!
Mon humble coin de terre,
Mon tout petit lopin.
Sans acte et sans notaire,
Soyez-en locataire.
Oui, mais, dans tous les cas,
Colas,
N'en parlez pas!

V

Colette, aise et rieuse,
Reçut plus d'un baiser.
La nuit mystérieuse
Les vit encor causer.
Sans nulle défensive,
Colette était pensive
Et murmurait bien bas :
Colas,
N'en *parle* pas!

LE GÉNÉRAL POILLOÜE

LE GÉNÉRAL POILLOÜE

(Air de la *Gigolette.*)

A Henri Martin.

Un général, jadis dans l'ombre,
  Au jour d'aujourd'hui,
    Fait parler d' lui
Grâce aux conseils chics et sans nombre
  Qu'il donne, grave et doux,
    A ses pioupious.
Chef du douzièm' corps à Limoges,
  Cet homme hors de pair
    Peut s' montrer fier
  D'être l'inventeur dign' d'éloges
    Du soldat-tender.

  Sa circulair' l'avez-vous lue ?
  On peut tirer l'échelle après.
  De croire qu'il le fait exprès,
  Ne commettez pas la bévue :
  Il est convaincu Poilloüe.

II

Ayant r'marqué dans un' revue
Qu' certain régiment,
Très fréquemment,
Avait, malgré sa bonn' tenue,
L' bout des doigts en deuil,
— C'est qu'il a l'œil —
Pour qu'ils s' cur'nt les ongles — Folie! —
Des mains et des pieds,
Ses chers troupiers,
Avec soin, en huit, il leur plie
Des petits papiers.

N'en avez-vous pas l'âme émue?
Comm' cet homm' remplit son mandat!
Ah! que d'viendrait l' pauvre soldat
Si, pour une cause imprévue,
On lui supprimait Poilloüe.

III

Ce général, certe! un vrai type,
Aura quelque jour,
C'est bien son tour,
Les honneurs de la têt' de pipe,
Si monsieur Gambier
Sait son métier.

13.

J'ajout'rai mêm' que cet homm' rare
A bien mérité
D'être sculpté,
Dans le blanc marbre de Carare,
A perpétuité.

Il ornerait une avenue.
Malheureus'ment m'sieur Bérenger
Ne laisserait pas ériger
Le piédestal d'une statue
Sur lequel y aurait : « Poilloüe. »

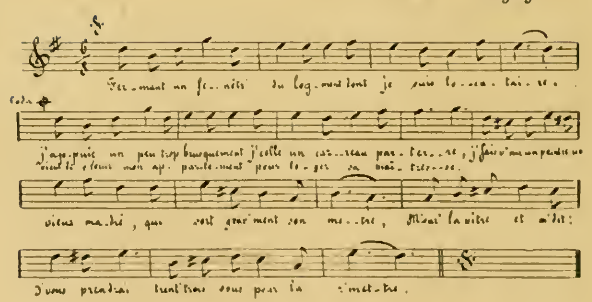
Nous avons cru pouvoir publier cette chanson qui n'a rien d'irrévérencieux pour la mémoire du général Poilloüe.

RÉPARATIONS LOCATIVES

RÉPARATIONS LOCATIVES

Musique de Émile Galle.

A Marcel Legay.



I

Fermant un' fenêtr' du logement
Dont je suis locataire,
J'appuie un peu trop brusquement,
J' colle un carreau par terre.

J' fais v'nir un peintre, un vieux madré,
Qui sort grav'ment son mètre,
M'sur' la vitre, et m' dit : « J' vous prendrai
Trent'-trois sous pour la r'mettre. »

II

Le carreau posé, l' barbouilleur
Me montre la croisée
Et m' fait r'marquer, d'un air railleur,
Qu' la peinture est usée.
Je l' laiss' faire, il la peint en gris,
Puis la porte, puis la niche,
Et puis enfin, car je m' trouve pris,
La frise et la corniche.

III

Mais le papier n'étant plus frais,
A côté d' la peinture,
Le barbouilleur dut, à mes frais,
Remplacer la tenture.
Lors, ma salle à manger eut l'air
D'un' belle et vaste salle,
Quand j'eus fait peindre, en saumon clair,
Le plafond dev'nu sale.

IV

La chambr', près d' la salle à manger,
Paraissait pitoyable.
Le peintre m'dit : « J' vais l'arranger,
Ça n' vous coût'ra pas l' diable. »
Je fis réparer, sans l' vouloir,
L'antichambr', la cuisine,
Et puis, en mêm' temps que l' couloir,
Un p'tit coin qui s' devine.

V

Ayant r'peint l' log'ment tout entier,
L' barbouilleur me fit faire,
Par un' vrai' ficell' du métier,
Un' not' d'apothicaire :
Ça m' coût' sept cents francs, en effet,
— En déduisant l' cinquième —
Vous conviendrez qu' j'aurais mieux fait
D' poser l' carreau moi-même.

VI

Ce matin l'on sonn' violemment :
J' deviens pâl' comm' un cierge.

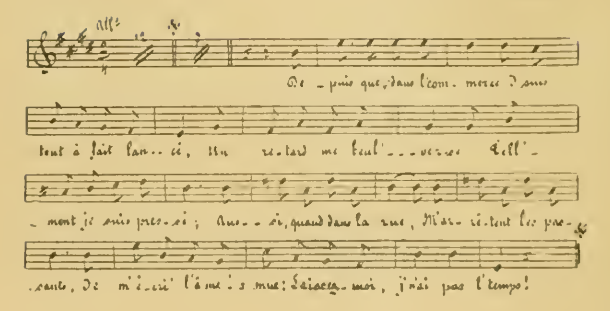
Sous le coup d'un pressentiment,
J'ouvre et j' vois mon concierge
Qui m' tend un congé poliment :
L' gérant, farce traîtresse,
Vient d' se louer mon appartement,
Pour loger sa maîtresse.

J' N'AI PAS L' TEMPS!

J' N'AI PAS L' TEMPS!

CHANSON-TYPE

A Albert Chauvin.



I

(L'artiste ne cesse pas de marcher, de long en large, pendant les couplets, autour de la scène pendant la ritournelle.)

Depuis que, dans l' commerce,
J' suis tout à fait lancé,
Un retard me boul'verse
Tell'ment je suis pressé;

Aussi, quand dans la rue
M'arrêtent les passants,
Je m'écri' l'âme émue :
« Laissez-moi, j' n'ai pas l' temps ! »

II

En dépit d' ma vitesse.
Je m' tortille à chaque pas ;
On r'marque, avec justesse,
Qu' j'ai quéqu' chos' qui n' va pas,
Pourtant. j' rencontre en route
Certains p'tits monuments,
Et c' n'est qu'un sou qu' ça coûte ;
Qu' voulez-vous : j' n'ai pas l' temps !

III

Mes affair's colossales
Sont cause de ceci :
J'ai souvent les mains sales
Et la figure aussi.
Comm' çà, j' n'us' pas d' serviettes,
D' plus, je vous dirai, céans,
Qu' je n' chang' jamais d' chaussettes.
Qu' voulez-vous : j' n'ai pas l' temps !

IV

Le jour de mon mariage,
J' dis au mair' de Pantin :
« J' suis accablé d'ouvrage
Et justement c' matin
Une affair' me réclame.
Comm' j'en ai pour longtemps,
Mariez toujours ma femme,
Quant à moi, j' n'ai pas l' temps! »

V

Dans ma course effrénée,
J' pince un rhum' de cerveau,
Pendant tout' la journée,
J'éternu' comme un veau.
Pour moi c'est un supplice.
J' prendrais bien deux moments
Pour m' dir' : « Dieu vous bénisse! »
Mais hélas! j' n'ai pas l' temps!

VI

Ma femm' m'a dit : « Pancrace,
Sais-tu qu'il adviendra

Qu' ta belle et noble race
Avec toi s'éteindra.. »
J' dis à ma légitime,
Au bout d' quelques instants :
« Faut pas m'en faire un crime
Quèqu' tu veux : J' n'ai pas l' temps ! »

VII

Mon affreuse bell'-mère
Ne m' voit qu'avec horreur
Et j' sais bien qu' la mégère
Trouble mon intérieur.
Souvent d' colèr' j'éclate,
Quand j' vois ses agiss'ments ;
J' lui cass'rais bien un' patte ;
Qu'voulez-vous : j' n'ai pas l' temps !

VIII

Quand mon heure dernière
Brusquement sonnera,
J'aurai quèqu' course à faire
L' jour où l'on m'enterra
J' f'rai dire à la mairie
— Bureau des enterr'ments — :
« R'passez d'main, j' vous en prie
Aujourd'hui, j' n'ai pas l' temps! »

Après la dernière ritournelle, l'artiste s'avance comme pour dire un neuvième couplet, puis il sort précipitamment de scène après avoir dit :

« J' n'ai pas l' temps! »

LE BON BOCK

LE BON BOCK

INVITATION AU 222e DINER DU « BON-BOCK ».

(Air : *C'est Bonhomme qu'on me nomme.*)

A Étienne Carjat.

I

Cher et joyeux camarade,
Accourez, ragaillardi,
Pour sécher mainte rasade,
A mon banquet de mardi.
Cela me sera sensible,
De vous voir à ce repas.
Si, par un hasard possible,
Pradels ne me connait pas...

C'est le Bon-Bock qu'on me nomme,
Ma gaité, c'est mon trésor,
Et bonhomme
Vit encor!
Oui, le Bon-Bock vit encor!

II

L'omnibus des Batignolles
N'apporte pas, chez les miens,
Les gros mots et les torgnioles,
Des troubles odéoniens.
Ma table a, gaîment ouverte,
Rapproché plus d'un parti
Et réconcilierait, certe!
Les Antoine et Ginisty.

III

Ma carte est toujours pareille,
Quant au menu qu'on vous sert;
Mais, pour charmer votre oreille,
J'ai varié le dessert.
Mes artistes qu'on acclame
Sont le dessus du panier,
Et j'ai, grâce à ma réclame,
Lancé plus d'un chansonnier.

IV

Je n'invite pas Madame,
Mais, calmez votre moitié :
En un brûlant état d'âme,
Je convertis l'amitié.

De votre amoureux délire
Naîtra quelque rejeton;
Et, plus tard, on pourra lire
Sur son petit mirliton :

C'est le Bon-Bock qu'on me nomme.
Ma gaîté, c'est mon trésor,
Et bonhomme
Vit encor!
Oui, le Bon-Bock vit encor!

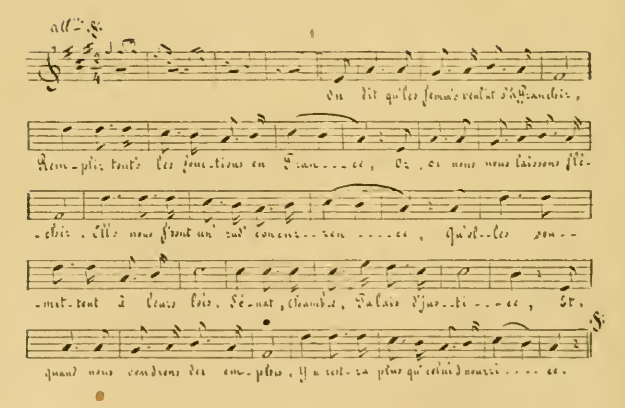


L'AFFRANCHISSEMENT DES FEMMES

L'AFFRANCHISSEMENT DES FEMMES

(Air connu.)

A Jules Oudot et Henri de Gorse.



I

On dit qu' les femm's veul'nt s'affranchir,
Remplir tout's les fonctions en France.
Or, si nous nous laissons fléchir,
Elle's nous f'ront un' rud' concurrence.

Qu'elles soumettent à leurs lois
Sénat. Chambre, Palais d'Justice.
Et, quand nous voudrons des emplois,
Y n' rest'ra plus qu' celui d' nourrice.

II

Lorsqu'ell's parl'nt d'être députés,
Il faut voir comm' leur regard flambe ;
Je n' dout' pas d' leurs capacités,
Pour nous jouer par-dessous la jambe.
Mais j' suis certain qu' plus d'un bas bleu,
Qui nous réclame un bull'tin d' vote,
N' saurait pas mettre l' pot-au-feu,
Ni coudre un' pièce à ma culotte.

III

La femm' ministr'. ça f'rait très bien.
— Kif-kif des ch'veux sur nos potages —
J' crois mêm' que ça n' s'rait pas l' moyen
De supprimer les tripotages.
Sachant qu'ell's ont bien plus d'attraits
Quand un' chic toilett' les recouvre,
Ell's emploieraient leurs fonds secrets
A vider l' magasin du Louvre.

IV

Malgré leurs airs si délicats,
Ell's ont la plus rich' des platines ;
Pour remplacer nos avocats,
C' qu'ell's nous en coll'raient des tartines !
Avec cell's ayant des appâts,
Alors, nous n' pourrions plus rien faire.
Car le client n'hésit'rait pas
A leur mettre en mains son affaire.

V

Dussé-j'. par les femm's en courroux.
Me faire mettre en marmelade.
J' dis qu'ell's sont fait's pour un époux
Comme l' cerfeuil pour la salade.
L'homm' n'est pas un être parfait,
Mais je crois, sans l' faire à la pose,
Qu' pour le remplacer tout à fait.
Y leur manqu'ra toujours quéqu' chose.

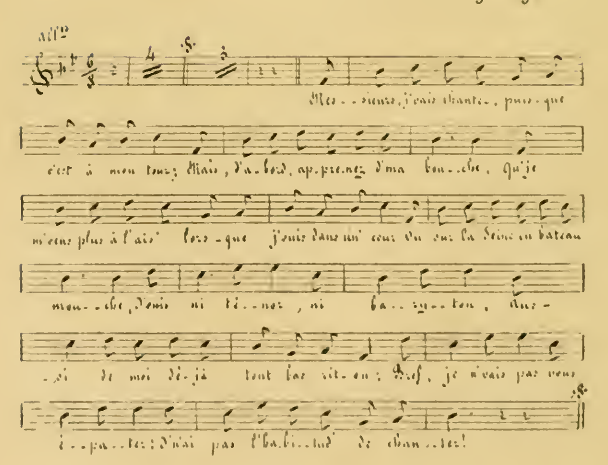


LE CHANTEUR AMATEUR

LE CHANTEUR AMATEUR

MUSIQUE DE VICTOR LECLERC.

A Robert Lagrange.



I

Messieurs, j'vais chanter, puisque c'est à mon tour,
Mais, d'abord, apprenez d' ma bouche
Qu'je m'sens plus à l'ais' lorsque j'suis dans un' cour,
Ou sur la *Seine*, en bateau mouche.
J' suis ni ténor, ni baryton,
Aussi de moi déjà tout bas rit-on;
Bref! je n' vais pas vous épater :
J' n'ai pas l'habitud' de chanter!

II

(Au public.)
Voyez c' t'habit noir qui vous paraît d'Elbeuf
Parc' que d'loin votre œil le contemple,
Il ne sort mêm' pas d' la maison du Pont-Neuf.
J' l'ai décroché c' matin au Temple.
Mon gilet m'a coûté vingt ronds;
Quant au grimpant qui décor' mes fum'rons,
C' t' un croqu'mort qui vient d' me l' prêter!
J' n'ai pas l'habitud' de chanter!

III

(Au pianiste.)
Monsieur, j' vous en pri', ne m'couvrez plus la voix
A descendre et r'monter la gamme,
M' fait's l'effet d' quelqu'un qui ballad'rait ses doigts
Sur un' mâchoir' d'hippopotame.

15.

C'est pas des tours intelligents,
D' taper là-dessus pour fair' tromper les gens ;
Moi, j' m'arrêt' pour vous écouter :
J' n'ai pas l'habitud' de chanter!

IV

(Au souffleur.)

C'est comm' ce monsieur, dans la boît' du souffleur,
Qui m' souffl' ma chanson, ça m' fait rire ;
J' la connais mieux qu' lui puisque j'la sais par cœur
Et qu'il est obligé d' la lire.
Loin d'être aidé, j' reste interdit :
J'entends pas un traître mot de c' qu'y m' dit ;
Il n' sert qu'à vous fair' constater
Qu' j' n'ai pas l'habitud' de chanter.

V

(Au public.)

Mais c' n'est pas tout ça, j' blagu' depuis un instant
Et je n' vous sors pas ma romance ;
Voyons, ça s'appelle?... Ah! ça c'est épatant!
Je n' sais plus par quoi ça commence.
Comment? plus haut?... Mill' noms d'un chien!
Dans le coulisse, j' la savais si bien...
Ah! faut pas vous impatienter :
J' n'ai pas l'habitud' de chanter.

VI

Le piano joue le chant et l'artiste essaie en vain de se rappeler le couplet. Enfin il arrache la chanson des mains du souffleur juste à temps pour dire :

J' n'ai pas l'habitud' de chanter.

VII

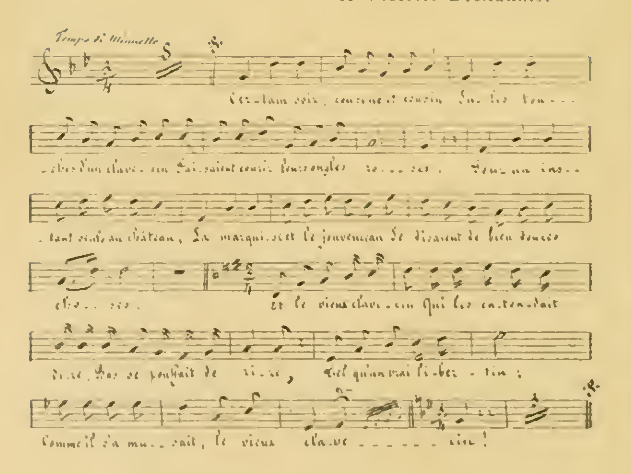
Il ne faut jamais affronter les sifflets
Sans connaître à fond son affaire :
Chanter en mesur', détailler des couplets,
Ce n'est pas chose aisée à faire.
Combien de malheureux garçons
En amateurs éreintent les chansons!
Bref! c'est dans l' but d'les dégoûter,
Qu'on fit cell' que j' viens d' vous chanter.

LE CLAVECIN

LE CLAVECIN

MUSIQUE DE PAUL BLÈTRY.

A Violette Dechaume.



I

Certain soir, cousine et cousin,
Sur les touches d'un clavecin,
Faisaient courir leurs ongles roses.
Pour un instant seuls au château,
La marquise et le jouvenceau
Se disaient de bien douces choses.

Et le vieux clavecin,
Qui les entendait dire,
Bas, se pouffait de rire,
Tel qu'un vrai libertin;
Comme il s'amusait, le vieux clavecin!

II

Tout pimpant, le jeune lion
Se mirait, plein de passion,
Dans les yeux bleus de sa cousine;
Elle, devinant son dessein,
A chaque coup d'œil assassin,
Rendait une œillade assassine.

— Eh! dit le clavecin,
Si je n'y mets bon ordre,
A la pomme ils vont mordre.
Eh! Monsieur le gamin!
Ne vous gênez pas, dit le clavecin.

III

Mais le cousin n'entendit pas.
Non; car il suppliait tout bas.
Voulant sortir du platonisme.
Quand la dame répondit : « Oui! »
L'instrument sentit, malgré lui,
Se tendre son vieux mécanisme.

— Eh! dit le clavecin,
Que n'ai-je une brunette.
Quelque tendre épinette,
A serrer sur mon sein!
Je suis tout gaillard! dit le clavecin.

IV

Bientôt le clavecin put voir
L'amant entrer dans le boudoir
Capitonné de la marquise.
Le couple fit — plein de brio —
Entendre un amoureux duo,
Dont la fin, oui-dà, fut exquise.

Et le vieux clavecin,
Rempli d'un trouble extrême,
Se fit vibrer lui-même;
Jalousant le cousin.
Il vibra tout seul, le vieux clavecin.

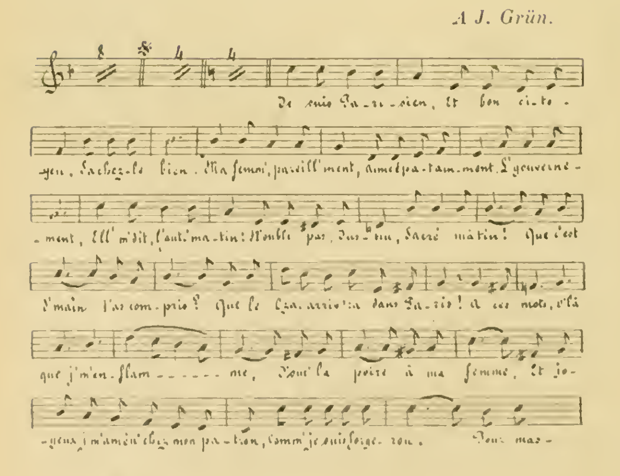
POUR BIEN VOIR LE CZAR

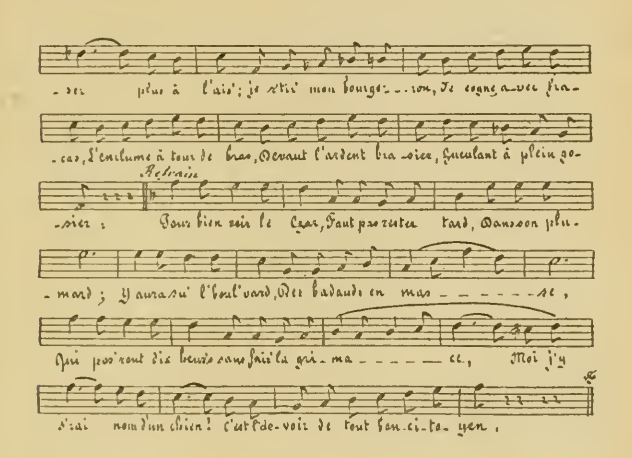
POUR BIEN VOIR LE CZAR

CHANSON VÉCUE

MUSIQUE DE LÉON DEQUIN.

A J. Grün.





I

Je suis parisien
Et bon citoyen,
Sachez-le bien,
Ma femm', pareill'ment,
Aime épatamment
L'Gouvernement ;
Ell' m' dit, l'aut' matin :
« N'oubli' pas, Justin,
Sacré mâtin !
Que c'est d'main — t'as compris ? —
Que le Czar arriv'ra dans Paris ! »

A ces mots, v'là que j' m'enflamme,
J' suc' la poire à ma femme
Et, joyeux, j' m'amèn' chez mon patron.
Comm' je suis forgeron,
Pour masser plus à l'ais', je r'tir' mon bourgeron,
Je cogne, à tour de bras,
L'enclume avec fracas,
Devant l'ardent brasier,
Gueulant à plein gosier :

REFRAIN

Pour bien voir le Czar,
Faut pas rester tard
Dans son plumard,
Y aura su' l' boul'vard
Des badauds en masse
Qui pos'ront douze heur' sans fair la grimace ;
Moi j'y s'rai, nom d'un chien !
C'est l' devoir de tout bon citoyen !

II

Le lendemain, pour
Ne pas faire un four,
Au petit jour,
Mon goss', réveillé,
Était habillé,
Débarbouillé ;

Le p'tit garnement,
Avec sa maman,
Marchait gaîment,
On eût dit deux troupiers.
Moi j' portais une échell' de six pieds.
Ma femme, aimant tout's ses aises,
Balladait deux vieill's chaises,
Sur lesquell's ell' comptait bien s'asseoir.
Nous voilà su' l' trottoir,
A l'avance installés, tous les trois, pour bien voir.
Chouett'! nous étions tout près,
Mêm' que, six heur's après,
Toujours nous poireautions
Et gaîment nous chantions :
(*Au refrain.*)

III

Bourgeois, ouvriers,
Nous v'là des milliers,
Mais nos alliés
N' venaient pas du tout,
Nous nous tordions l' cou
Quand, tout à coup,
Quel charivari!
L' public, ahuri,
Pousse un grand cri :
« Regardez-donc là-bas,
Le voilà, le voilà, Nicolas! »

Brutal'ment l' public se tasse,
L'échell' casse
Et... bonsoir!
J' fais la planche au milieu du trottoir.
Pour comble de revers,
Installé' sur un' chais', ma femm' passe à travers,
En haut d' l'échell' perché,
Mon goss' reste accroché;
Moi, sans savoir pourquoi,
Je chantais malgré moi :
(*Au refrain.*)

IV

Alors, furibond,
Vexé pour de bon,
J' me r'lèv' d'un bond.
Mais plusieurs badauds
M'envoi'nt leurs crocnos
Dans l' bas du dos;
Comm' par enchant'ment,
Je m' trouv' subit'ment
A l'align'ment,
Plus serré qu'un hareng,
Mais placé tout juste au premier rang.
A c' moment pass' le cortège,
Blanc comm' neige,
L'œil hagard,
J' m'empres' de hurler : « Viv' le Czar! »

Oui, mais voilà l' bouquet :
D'un' voiture, un' voix m' cri' : « Ferm' ta boîte,
[eh! paquet! »
Oh! bonheur étoilé :
Le Czar m'avait parlé!
Depuis, rempli d'espoir,
J' gueul' du matin au soir :

REFRAIN

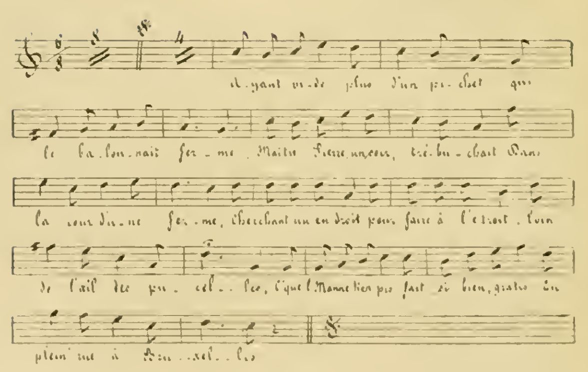
Pour bien voir l' Czar,
J' suis pas resté tard
Dans mon plumard,
Y avait sur l' boul'vard
Des badauds en masse
Qui posèr'nt douze heur's sans fair' la grimace.
Moi j'y étais, nom d'un chien!
J'ai rempli mon d'voir de citoyen!

LA POMPE

LA POMPE

MUSIQUE D'EUGÈNE LEMERCIER

A Octave Pradels.



I

Ayant vidé plus d'un pichet
Qui le balonnait ferme,
Maître Pierre, un soir, trébuchait
Dans la cour d'une ferme,

Cherchant un endroit
Pour faire, à l'étroit,
Loin de l'œil des pucelles,
C' que l' Manneken-Pis
Fait si bien, gratis,
En plein' rue à Bruxelles.

II

A tâtons, Pierre se campa,
L'allure somnolente,
Près du tuyau d'une pompe
Spirante et refoulante.
J'ai dit, s'il vous plaît,
Au premier couplet,
Qu'il était en ribotte;
Se trouvant bien là,
Bientôt il ronfla
Ainsi qu'une marmotte.

III

Oui, mais voilà que, dans la nuit,
Une vieille pimbêche
Prend une cruche et vient, sans bruit,
Pour tirer de l'eau fraîche.
Y f'sait, dans la cour,
Plus noir qu'en un four,

L'obscurité la trompe,
Ell' va droit au gas,
Lui saisit le bras
Et j' te pompe et j' te pompe!

IV

Le dormeur sortit, à ce jeu,
D' son ivress' somnifère
Et se rappela, peu à peu,
Ce qu'il était v'nu faire.
La vieill' pensait : « Mais
Ça n' coul'ra jamais,
J' vais avoir une ampoule! »
Quand elle s'écria :
« Jésus, Maria!
Enfin! voilà qu' ça coule! »

V

A ces mots, sous le robinet,
Elle avança la cruche,
Mais, tout à coup, s'arrêta net,
Puis, ainsi qu'une autruche,
Jetant un long cri,
App'la son mari,
Lui criant : « Claude! Claude!
Enfile un pal'tot,
Viens voir au plus tôt,
V'là qui coul' de l'eau chaude! »

RÉCONCILIATION

RÉCONCILIATION

Musique de Eugène Lemercier

A Laurence Deschamps.

Valse

I

Te souviens-tu de ce jour plein de fièvre...
Nous nous quittions, nous, jadis tant épris,
Notre dépit dictait à notre lèvre
Des mots cruels de doute et de mépris.
A tout jamais, je voulus te maudire.
Oui, mais le temps désarma mon courroux
Et de l'absente, il faut bien te le dire,
Je ne gardai qu'un souvenir bien doux.

Mais, aujourd'hui, plus de pensers moroses,
Car, de nouveau, l'amour nous réunit.
Entre mes bras, doucement tu reposes,
Les deux pigeons ont regagné leur nid,

II

Du couple heureux nous étions le modèle :
Or, à tous ceux qui s'informaient de toi,
Je répondais : « Ne me parlez plus d'elle,
Rien, à présent, n'existe entre elle et moi ! »
En m'écoutant avec mélancolie,
Tous nos amis, qui n'y comprenaient rien,
Pensaient : « Comment ont-ils fait la folie
De se quitter, eux qui s'aimaient si bien ! »

III

Oui, j'exigeais qu'on gardât le silence
Sur toi, Ninon, sur nos chères amours,
Mais, j'avais beau me faire violence,
De tes attraits je reparlais toujours.
Je rappelais la douceur infinie
De tes yeux noirs, si bien faits pour charmer,
Et l'on disait, non sans quelque ironie :
« Est-ce pour ça qu'il ne veut plus l'aimer ? »

IV

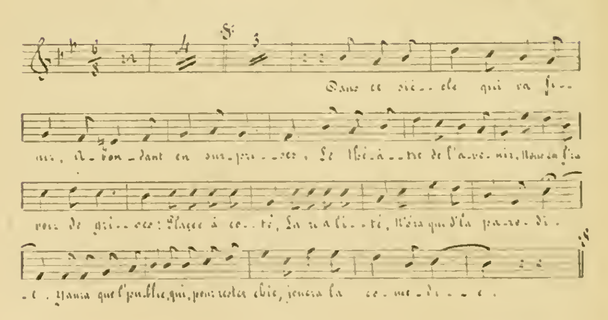
Ne gâtons pas, mignonne, en cette vie,
Quelques moments heureux qui nous sont dus,
Et soulageons notre âme inassouvie
En rattrapant tous nos baisers perdus.
Dieu, pour calmer nos pénibles névroses,
Sur cette terre, à côté des tourments,
Mit le parfum aux calices des roses
Et le baiser aux lèvres des amants.

LE THÉATRE NATURALISTE

LE THÉATRE NATURALISTE

MUSIQUE DE EUGÈNE LEMERCIER

A Dhers.



I

Dans ce siècle qui va finir,
　　Abondant en surprises.
Le théâtre de l'avenir
　　Nous en f'ra voir de grises.

Placée à côté,
La réalité
N' s'ra que d' la parodie,
Y aura que l' public
Qui, pour rester chic,
Jouera la comédie.

II

Plus d'azur et plus de fiction,
De contrée idéale,
Le plus poétiqu' de l'action
Se pass'ra dans la Halle.
Pour qu' les spectateurs
Hument des odeurs
S'adaptant aux paroles,
Pendant qu'on jouera,
On vaporis'ra
De l'essenc' de Marolles.

III

Pour varier à l'infini
Les tableaux réalistes,
On loûra la scène en garni
A des ménages d'artistes.
L' jeun' premier, charmant,
Passionnément,

Courtisera l'étoile,
Et, lorsqu'en vainqueur
Il lui prendra l' cœur,
On n' baiss'ra pas la toile.

IV

On servira du vrai rôti,
D' la vrai' soup' sur la scène;
Ça mettra l' monde en appétit
Plus qu'une absinth' malsaine;
Puis, au poulailler,
Au lieu de crier :
« D'mandez : orgeat, groseille ! »
Pour l'amour de l'art,
On vendra du lard
Et d' la soupe à l'oseille.

V

Dans des dram' noirs comm' du charbon,
On verra — joie amère ! —
Sur la scène un gendr' pour de bon
Rosser un' vrai' bell'-mère.
Et, juste au moment
Où la bell'-maman

R'cevra quèqu' chos' de sale,
Les bravos nourris
De tous les maris
Feront crouler la salle.

VI
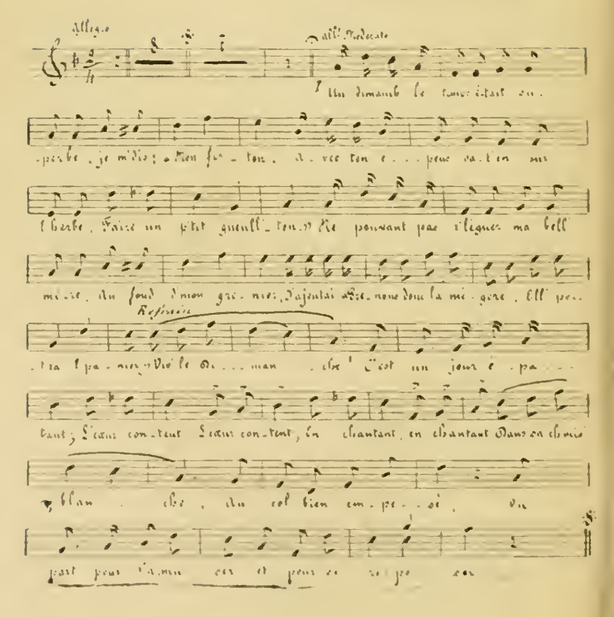
Mais si ce genr' d'exhibition
Ne présente à ma vue
Que l'exacte reproduction
D' mon ménage ou d' la rue,
Plus intelligent,
J' gard'rai mon argent,
Pour corser mon bien-être,
Et j' verrai fort bien
L' théâtre pour rien
En r' gardant par la f'nêtre.

VIVE LE DIMANCHE

VIVE LE DIMANCHE

MUSIQUE DE HENRI WAÏSS.

A Charles Friedlander.



I

Un dimanch', le temps était superbe,
Je m' dis : « Mon fiston,
Avec ton épous', va-t-en sur l'herbe,
Faire un p'tit gueul'ton. »
Ne pouvant pas r'léguer ma bell'-mère
Au fond d' mon grenier,
J'ajoutai : « Prenons donc la mégère,
Ell' port'ra l' panier. »

REFRAIN

Viv' le dimanche !
C'est un jour épatant,
L' cœur content,
En chantant,
Dans sa ch'mis' blanche
Au col bien empesé,
On part pour s'amuser,
Et pour se reposer !

II

Dans l' train qui conduit au bois de Vincennes,
Tous trois nous partons,
Nous nous installons au pied d'un chêne,
Nous y boulottons.

Soudain, bell'-maman, d' sa voix d'crécelle.
Dit : « Comm' ça sent fort! »
Ell' v'nait d's'asseoir près d'un' sentinelle.
Oh! pas cell' du fort!

III

Après déjeuner. l'œil plein de flamme
— Effets du printemps —
D'un air amoureux. j' regard' ma femme,
Car elle a vingt ans.
Mais ma belle-mère est là qui veille.
Ça nous fich' le trac ;
Pour deux sous. j'enverrai bien la vieille
M' chercher du tabac.

IV

Au milieu du bois, v'là qu'une averse
Nous tomb' sur le dos,
Je suis. sous la plui' qui me traverse,
Trempé jusqu'aux os,
Ma pauvre épouse a sa robe entière
Collée à la peau,
Bell'-maman, transformée en gouttière,
Pleur' son beau chapeau.

V

Trempés et crottés comm' trois caniches,
Chez un p'tit troquet,
Nous allons dîner, n'étant pas riches,
Mais là c'est l' bouquet :
Nous y boulottons la sal' gargote
Des p'tits restaurants
Et, quand l' garçon nous apport' la note,
J'en suis pour vingt francs.

VI

En r'gagnant l' chemin d' fer, on s'égare.
Ce retard nous nuit,
Car nous arrivons tous à la gare
Bien après minuit;
Avec ironie, un homm' d'équipe,
Nous priant d' sortir,
Nous déclar', tout en bourrant sa pipe,
Que l' train vient d' partir.

VII

Vous voyez d'ici notre binette :
Nous r'venons à pied.
Quant à l'enseign'ment d' cett' chansonnette,
Le v'là tout entier :

Des forc's de notre machine humaine,
N' faut pas abuser,
Ce n'est pas trop d'un jour par semaine
Pour se reposer.

REFRAIN

Viv' le dimanche!
C'est un jour épatant,
L' cœur content,
En chantant,
Dans sa ch'mis' blanche
Au col désempesé,
On revient l' corps brisé:
Ah! qu'on s'est bien r'posé!

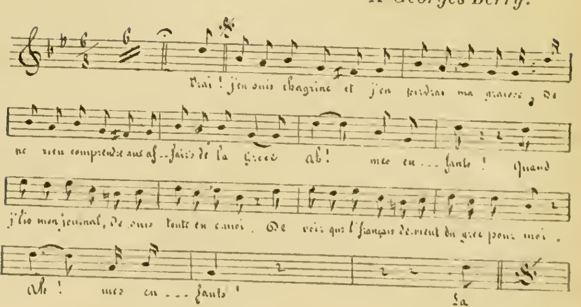
LES AFFAIRES DE GRÈCE

LES AFFAIRES DE GRÈCE

EXPLIQUÉES PAR UNE CONCIERGE

MUSIQUE DE GEORGES TIERCY.

A Georges Berry.



I

Vrai, j'en suis chagrine et j'en perdrai ma graisse,
De ne rien entendre aux affair's de la Grèce;
Ah! mes enfants!
Quand j'lis mon journal, je suis tout en émoi
De voir que l'français devient du grec pour moi.
Ah! mes enfants!

II

La Grèc', la Turqui', çà c'est d' la politique,
Moi j' n'y comprends rien à leur sacré' boutique.
Ah! mes enfants!
Car j' n'ai jamais lu qu'les romans d' Paul de Kock;
Mais, puisqu'on dit : « Crète », y doit s'agir d'un coq.
Ah! mes enfants!

III

Où je suis vraiment d' plus en plus étonnée,
C'est quand les journaux parlent de la Canée,
Ah! mes enfants!
J' me suis laissé dir', par les garçons tripiers,
Qu' caner, ça voulait dir' : se tirer des pieds.
Ah! mes enfants!

IV

Je lis, à l'instant, dans la *P'tit' République*,
Un' chose effroyabl', qu'avec pein' je m'explique.
Ah! mes enfants!
Si l'on prend la Crète aujourd'hui pour demain,
Ça pourrait troubler l' Concert Européen.
Ah! mes enfants!

V

Lorsque j'ai lu ça, ma bonn' madam' Machère,
J'ai z'ouvert des yeux comme un' porte cochère,
Ah! mes enfants!
Faudrait qu'la Turqui' fût un pays idiot,
Pour venir troubler l' concert de la ru' Biot!
Ah! mes enfants!

VI

Y a z'encore un mot qui m'a souvent fait rire,
C'est blockhauss. Blockhauss? qu'est-c' que ça veut
Ah! mes enfants! [bien dire?
Blockhauss, c'est quéqu'chos' qui n'doit pas être beau :
C'est comm' ça qu'Joseph appell' son vieux chapeau.
Ah! mes enfants!

VII

Je suis intrigué' jusque-z-à la folie
Quand tous les journaux parl'nt de la Thessalie.
Ah! mes enfants!
Çà doit être un' femm' connu' pour ses amours
Et qui n' se lav' pas la figur' tous les jours.
Ah! mes enfants!

VIII

C' que j' trouve indécent, car la chose est trop forte,
C'est qu'on parl' toujours des affair's de la Porte.
Ah! mes enfants!
Comm' j' suis concierg', je pense à tout moment,
Qu' çà doit m' concerner tout particulièr'ment.
Ah! mes enfants!

IX

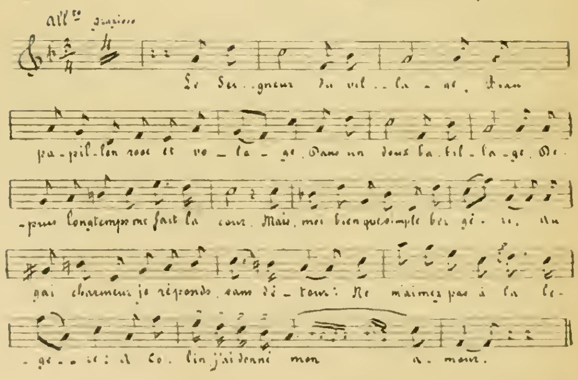
Bref! j'ai lu c' matin, avec madam' Sidoine,
Que l'on allait partager la Macédoine.
Ah! mes enfants!
C'est un plat d' légum's dans les grands restaurants
Et c'est, j'en suis fièr', l' premier mot que j' com-
Ah! mes enfants! [prends!

AMOUR DE COLETTE

AMOUR DE COLETTE

Musique de Désiré Dihau.

A Madame Dorfeuil.



I

Le seigneur du village,
Beau papillon rose et volage,
Dans un doux babillage,
Depuis longtemps me fait la cour.

Mais moi, quoique simple bergère,
Au beau charmeur je réponds sans détour :
« Ne m'aimez pas à la légère,
A Colin, j'ai donné mon amour. »

II

Oui, sa foi m'est acquise,
Pour moi sa tendresse est exquise,
Sachez qu'une marquise
Follement s'éprit de Colin.
Mais le meunier lui fut rebelle
Et répondit, d'un petit air malin :
« Puisque j'ai l'amour de ma belle,
Le château ne vaut pas mon moulin. »

III

C'est pourquoi, turlurette!
Le marquis n'aura pas Colette,
J'aime mieux ma houlette
Que des bijoux pour mon honneur.
Puisqu'un meunier me prend pour femme,
Humble bergère, en ce jour de bonheur,
Je deviendrai la grande dame
Et Colin deviendra mon seigneur.

LA TÊTE DU DIABLE

LA TÊTE DU DIABLE

MUSIQUE DE EUG. LEMERCIER.

A Séverine.

Mod^to

Le diable qui n'est point au... teu... r, Las d'admirer seul son es_prit, Voulut trouver sur cette ter... re, Un être humain qui le com_prît. Qui se ressemble se ras... sem... ble, Sa femme était sur son che... min, Bientôt les deux diables en_sem... ble mar_chè_rent la main dans la main Mais comment

Coda

dia... ble croit que ce... la ne se voit pas.

Le diable qui n'est point austère,
Las d'admirer seul son esprit,
Voulut trouver, sur cette terre,
Un être humain qui le comprît.

Qui se ressemble se rassemble :
La femme étant sur son chemin,
Bientôt les deux diables ensemble
Marchèrent la main dans la main.

Mais comment rester camarades
Lorsqu'ensemble l'on dit : « Je veux! »
Après deux ou trois algarades,
Satan prit sa femme aux cheveux.

Son courroux n'ayant plus de bornes,
Dans la lutte qui s'engagea,
Elle prit Satan par les cornes.
— Notez qu'il en avait déjà. —

Ne pouvant clore la paupière,
Tant ils jetaient des cris affreux,
L'Éternel dépêcha Saint Pierre
Pour rétablir la paix entre eux.

Pierre leur fit un long exorde,
Mais sans le moindre résultat.
Il eût plutôt mis la concorde
Entre son Église et l'État.

« Or ça, dit-il, c'est par trop bête !
Soyons calme, mais soyons grand. »
Et, crac ! il leur coupa la tête,
Tranchant ainsi leur différend.

Puis il reprit : « La mort les glace
Sans qu'ils aient dit : Mea Culpa,
Remettons-leur la tête en place ! »
Mais le malheureux se trompa.

Comme pour rembrunir ce drame,
— Tout en préparant un sermon —
Sur les épaules de la femme,
Il mit la tête du démon.

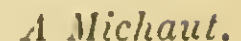
Celui-ci, surpris, — Dieu sait comme, —
Lorsqu'il eut le profil d'autrui,
S'enfuit éperdu, comme un homme
Qui n'aurait plus la tête à lui.

Et le mal fut irrémédiable.
La femme, qui dut, en ce cas,
Conserver la tête du diable,
Croit que cela ne se voit pas.

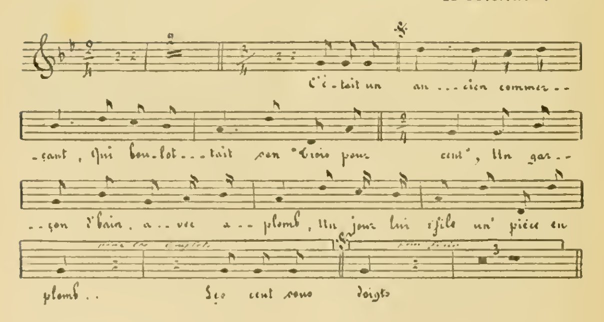
LA PIÈCE EN PLOMB

LA PIÈCE EN PLOMB

Musique de Eug. Lemercier.



A Michaut.



C'était un ancien commerçant
Qui boulottait son trois pour cent.
Un garçon d' bain, avec aplomb,
Un jour lui r'file un' pièce en plomb.

Les cent sous n' pouvaient plus passer;
Pas mèch' de s'en débarrasser.
Mais l' vieux rencontra, sur son ch'min,
Un' pauvre fill' qui crevait d' faim.

Lorsqu'elle aperçut l' vieux rentier,
Quoique ce n' fût pas son métier
D' parler aux gens sur le trottoir,
Ell' lui dit : « Monsieur, v'nez donc m' voir ! »

Puis ell' lui fit, montrant ses dents,
Un d' ces sourir's qui pleur' en d'dans.
Et le vieux se dit, à part lui :
« Je pass'rai ma pièce aujourd'hui. »

Il répondit : « Viens-t-en chez moi. »
La p'tit' le suivit, blêm' d'émoi.
Mais v'là que, d'vant un boulanger,
Ell' reste soudain sans bouger.

Ouvrant des yeux démesurés,
Devant les pains blancs et dorés.
— Quoi? lui dit le vieux céladon,
Quoi qu' tu fich's là, dépêch' toi donc! —

Quand ell' redescendit d' chez l' vieux,
Des larmes roulaient dans ses yeux.
La rage au cœur, la faim aux flancs,
Elle entra chez l'homme aux pains blancs.

Jeta sa pièc' sur le comptoir
Et. tableau déchirant à voir,
Comme on mord au fruit défendu,
Ell' mordit dans un pain fendu.

Mais, en lui jetant d'sus l'grappin,
« Voleus', tu vas m'rendre mon pain,
Ta pièce est en plomb », dit l'patron,
Qui d'vint plus pâl' que son mitron.

Là-d'sus deux agents qu'on app'la
L'emm'nèr'nt au poste, non loin d'là.
Pendant qu'la p'tit' se débattait,
Sur son balcon le vieux s'tordait.

Or, la nuit même, il arriva,
Que d'faim au clou la p'tit' creva.
Mais, pour faire compensation,
Le vieux claqua d'indigestion.

La moral' de cette histoir'-ci,
— Pauvre fill' qui fait's vot' persil, —
C'est qu'les pièc's cent sous des bourgeois
Faut les r'tourner entre ses doigts.

COLIN, N'FAIS PAS L'MALIN

COLIN, N'FAIS PAS L'MALIN

PAYSANNERIE

MUSIQUE DE HAUDY.

A Félix Mayol.

Valse

I

Écout', Colin, la chose est claire,
T'as ben tort de t' mettre en colère,
Maint'nant, pour un oui, pour un non,
Tu cri's plus fort que notre ânon.
Ta fureur, on sait ben qu' ça s' passe;
Malgré tes cris et ton courroux,
J' n'avons qu'à t' faire les yeux doux,
Tu vas me r'venir l'oreill' basse.
Ça n' t'avanc' pas de t' mettre en quatre,
Puisque c'est toi que l'on va battre;
Entre nous, vois-tu, Colin,
T'as ben tort de fair' le malin.

II

Parce que Jean Claude, un bon drille,
M'avait fait danser le quadrille,
Tu voulais, criant comme un fou,
Le casser en deux sur ton g'nou.
Ta colèr' n'avait pas d' pareille,
Mais, quand tu fus d'vant ton rival,
Quoiqu' tu sois fort autant qu'un ch'val,
C'est lui qui t'a pris par l'oreille.
Puis t'as goûté, la min' pas fière,
Du bout d' son pied, mais par derrière:
Entre nous, vois-tu, Colin,
T'as ben tort de fair' le malin.

III

Souvent, d'une voix de tonnerre,
Tu parles d'aller à la guerre,
D'exterminer un régiment.
Ah! ça, j' voudrais ben voir comment!
Pour se battre sur la frontière,
C'est du sang-froid qu'il faut avoir,
Toi, j'en suis sûr', lorsque vient l' soir,
Tu n' pass'rais point l' long d' not' cim'tière.
Lorsque l'on saign' not' pauvr' génisse,
Il faut t' donner de l'eau d' mélisse;
Entre nous, vois-tu, Colin,
T'as ben tort de fair' le malin.

IV

Ah! j'avais prévu la réplique
Que tu m' fais d'un air ironique,
Tu t' crois rusé comme un cabri
Parc' que t'es dev'nu mon mari.
Au temps de ton amoureux zèle,
Au bout d' trois mots tu restais court;
Mais, si j' t'avais point fait la cour,
J' crois que j' s'rais encor demoiselle.
Mêm' que c'est moi, sous le feuillage,
Qui t'ai d'mandé presque en mariage;
Entre nous, vois-tu, Colin,
T'as ben tort de fair' le malin.

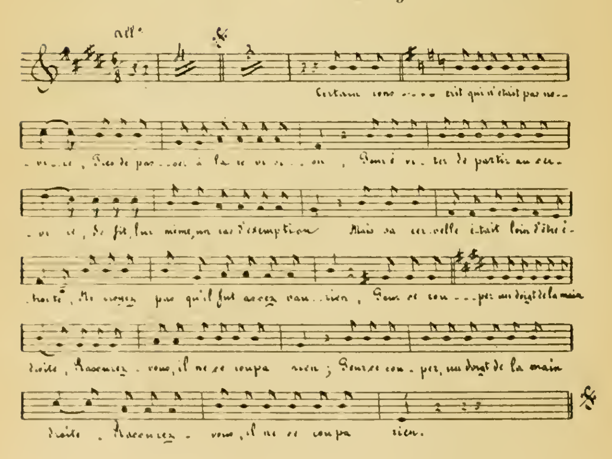
CAS D'EXEMPTION

CAS D'EXEMPTION

VIEILLE HISTOIRE

(Air connu.)

A Georges Courteline.



I

Certain conscrit qui n'était pas novice,
Près de passer à la revision,
Pour éviter de partir au service,
Se fit, lui-même, un cas d'exemption.

Mais sa cervelle était loin d'être étroite.
Ne croyez pas qu'il fut assez vaurien
Pour se couper un doigt de la main droite ;
Rassurez-vous, il ne se coupa rien.

II

Notre conscrit, gâté par la nature,
Était, ma foi, bâti comme Apollon,
Certe! une reine, oubliant sa roture,
Avec amour, l'eût pris pour étalon.
Or, ce Don Juan, ce roi des mirliflores,
Sur sa peau blanche, à fleur de l'abdomen,
Se tatoua des drapeaux tricolores,
Juste au-dessus du flambeau de l'hymen.

III

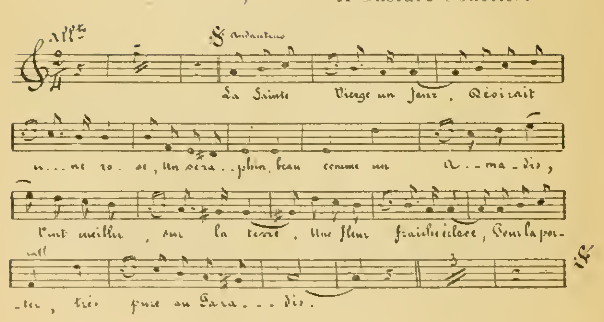
L'âme tranquille et la mine narquoise,
Il affronta le suprême conseil.
Fier de lui-même, il passa sous la toise,
Se fit tâter de la nuque à l'orteil ;
Puis au jury, sans le moindre artifice,
Montrant son torse, il dit, fort à propos :
« Messieurs, je dois être exempté d'office,
Mon petit frère étant sous les drapeaux. »

LA FLEUR D'OR

LA FLEUR D'OR

MUSIQUE DE HENRI WAÏSS

A Gustave Goublier.



La sainte Vierge un jour désirait une rose;
Un séraphin, beau comme un Amadis,
Vint cueillir sur la terre une fleur fraiche éclose
Pour l'apporter, très pure, au Paradis.

Mais, à peine ici-bas, il rencontra ma blonde,
Par un matin calme de Fructidor,
Et, devant ses cheveux les plus soyeux du monde,
Le séraphin crut voir une fleur d'or.

En la voyant rêver autour de la pelouse
— Fleur animée emmi les autres fleurs —
La rose du Bengale en paraissait jalouse,
Le bouton d'or semblait verser des pleurs.

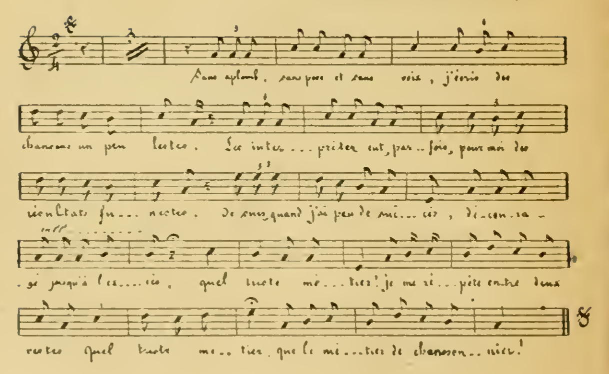
L'ange, au lieu d'une rose, au ciel rapporta l'âme
De la mignonne aux longs cils de velours.
Et, depuis, de douleur, mon pauvre cœur se pâme,
Ma mie est morte et je n'ai plus d'amours.

TRISTE MÉTIER

TRISTE MÉTIER

(Air connu.)

A Maurice de Féraudy.



I

Sans aplomb, sans pose, et sans voix,
J'écris des chansons un peu lestes;
Les interpréter eut, parfois,
Pour moi des résultats funestes.
Je suis, quand j'ai peu de succès,
Découragé jusqu'à l'excès.

Quel triste métier!
Je me répète, entre deux vestes :
« Quel triste métier
Que le métier de chansonnier! »

II

Nous nous torturons le cerveau,
Mais notre talent n'est qu'un mythe.
Qu'un sujet soit vieux ou nouveau,
C'est toujours quelqu'un qu'on imite.
On passe pour avoir pillé
Celui qui vous a plagié.
Quel triste métier!
— Que ne me suis-je fait ermite —
Quel triste métier
Que le métier de chansonnier!

III

Pour être connu comme auteur,
Pour obtenir voix au chapitre,
Il faut s'improviser chanteur,
Prendre le public pour arbitre.
Mais, inspirant peu d'intérêt
Sur les tréteaux d'un cabaret,
Quel triste métier :
On est éclipsé par un pitre;
Quel triste métier
Que le métier de chansonnier!

IV

Amuser avec des chansons,
N'est-ce pas une ingrate tâche?
On en écrit de cent façons
Qu'on essaie un soir, puis qu'on lâche;
Mais lorsqu'on a mis la main sur
Celles qui font rire à coup sûr,
    Quel triste métier :
Pendant dix ans on les rabâche;
    Quel triste métier
Que le métier de chansonnier!

V

Confondu parmi les ratés,
On va de concert en goguette,
D'implacables rivalités
Nous font marcher à la baguette
Et, pour des vers de mirliton,
Nous conduisent à Charenton.
    Quel triste métier!
Le sort de Jules Jouy qui nous guette!
    Quel triste métier
Que le métier de chansonnier!

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMP. E. FLAMMARION, RUE RACINE, 26.

